

DE L'ARRIVÉE À LA CONSOMMATION: L'IMPACT DES TRAFICS ET DES PRODUITS ÉTRUSQUES EN LANGUEDOC OCCIDENTAL

LA recherche tend, aujourd'hui, à placer les premières fréquentations étrusques de la côte languedocienne au cours de la deuxième moitié du VII^e s. av. J.-C. (FIG. 1).¹ Quels que soient le(s) transporteur(s) et les origines des vases de typologie grecque² et des objets en bronze circulant dans une aire géographique comprise entre la Sicile occidentale et l'Ibérie découverts entre Agde et le Roussillon, ou l'inspiration des vases non tournés imitant peu ou prou des modèles phéniciens ou d'Ibérie méridionale, voire d'Italie du Nord³ ou encore de Méditerranée orientale,⁴ ces témoins indiquent que c'est au cours de cette période que notre région commence véritablement à s'ouvrir aux contacts avec la Méditerranée. Ces premiers trafics, dont la portée est très limitée, n'ont pas impliqué qu'un seul partenaire et les rôles des uns et des autres sont difficiles à mettre en évidence: d'abord pour des raisons intrinsèques dues à la faiblesse quantitative du mobilier disponible pour l'étude; en second lieu pour des raisons conjoncturelles qui font que les habitats contemporains des nécropoles dites «de faciès Grand Bassin I» sont rarement identifiés; enfin parce que le Languedoc côtier a un long passé archéologique dont une des principales conséquences est que les collections sont riches d'un mobilier désormais souvent hors contexte, de surcroît rarement publié de façon complète. Ceci débouche sur l'imprécision chronologique des sites, obstacle majeur à tout discours articulé. Le mobilier étrusque se trouve évidemment au cœur de la question car, en la rareté de contextes sûrs et serrés et de pièces archéologiques qui fourniraient par elles-mêmes des chronologies absolues, on a parfois tendance

* D. Ugolini, Chargée de Recherche au CNRS, Centre Camille Jullian, UMR 6573, Aix-en-Provence.

** C. Olive, Ingénieur, Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon, Montpellier.

¹ Le Languedoc est habituellement subdivisé en deux parties géographiquement distinctes: Languedoc oriental et Languedoc occidental. Du point de vue 'culturel', des différences concernent surtout la côte. Une troisième subdivision, le 'Languedoc central', apparaît parfois dans la bibliographie: on n'en tiendra pas compte ici pour simplifier l'exposé. Il reste que 'Languedoc oriental' et 'Languedoc occidental' sont variables selon les auteurs. Dans ce travail, le Languedoc oriental désigne la partie orientale du département de l'Hérault, à partir d'une ligne nord-sud qui longe le Massif de la Moure jusqu'à Sète/Frontignan. Le Rhône en constitue la limite orientale naturelle. Le Languedoc occidental désigne l'espace situé à l'ouest de cette ligne nord-sud, jusqu'aux étangs de la région de Narbonne et dans le couloir audois. Géographiquement, Languedoc oriental et occidental sont donc séparés par le Massif de la Moure, qui descend du Causse d'Aumelas vers le Bassin de Thau et qui constitue une fracture très marquée dans le paysage (FIG. 1).

² Certains sont étrusques selon M. GRAS, *Les Étrusques et la Gaule Méditerranéenne*, dans JANIN 2000 (éd.), pp. 229-242. Pour F. Villard (F. VILLARD, *La céramique grecque de Marseille (VI^e-IV^e s.)*, *Essai d'histoire économique*, Paris, 1960, p. 74, note 5), le vase de Mailhac (M. LOUIS, O. TAFFANEL, J. TAFFANEL, *Le premier Âge du fer languedocien, II, Les nécropoles à incinération*, Bordighera-Montpellier, 1958, fig. 48, pp. 62-63) était une copie étrusque d'une forme protocorinthienne qu'il fallait dater de la première moitié du VII^e s. A. Nickels (A. NICKELS et collab., *Agde. La nécropole du premier Âge du fer*, Paris, 1989, pp. 287-289) attribuait deux des coupes d'Agde (tombes 22 et 83) à des ateliers de Grande-Grèce alors qu'il considérait la troisième (tombe 185) comme un véritable produit protocorinthien. Une dernière coupe, en cours d'étude, provient d'une autre nécropole de la région d'Agde découverte récemment (F. MAZIERE, *Le Bousquet (Agde). Une nécropole du premier Âge du fer*, dans *Archéologie en pays d'Agde Bilan des recherches récentes*, Catalogue de l'exposition, Agde, 2003, pp. 24-27).

³ Voir en dernier T. JANIN, *Importations, modèles méditerranéens et faciès orientalisant dans le Sud de la France: l'exemple du Languedoc occidental au VII^e s. av. n. è.*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 19-22.

⁴ À propos des vases zoomorphes de la nécropole du Grand Bassin I de Mailhac: A. HERMARY, *Vases à embouchure en forme de tête animale à l'Âge du fer*, dans (V. KARAGEORGHIS, R. LAFFINEUR, F. VANDENABEELE éd.), *Four thousand Years of Images on Cypriote Pottery*. Proceedings of the third International Conference of Cypriote Studies, Nikosia 1996, Nikosia, 1997, pp. 107-111.

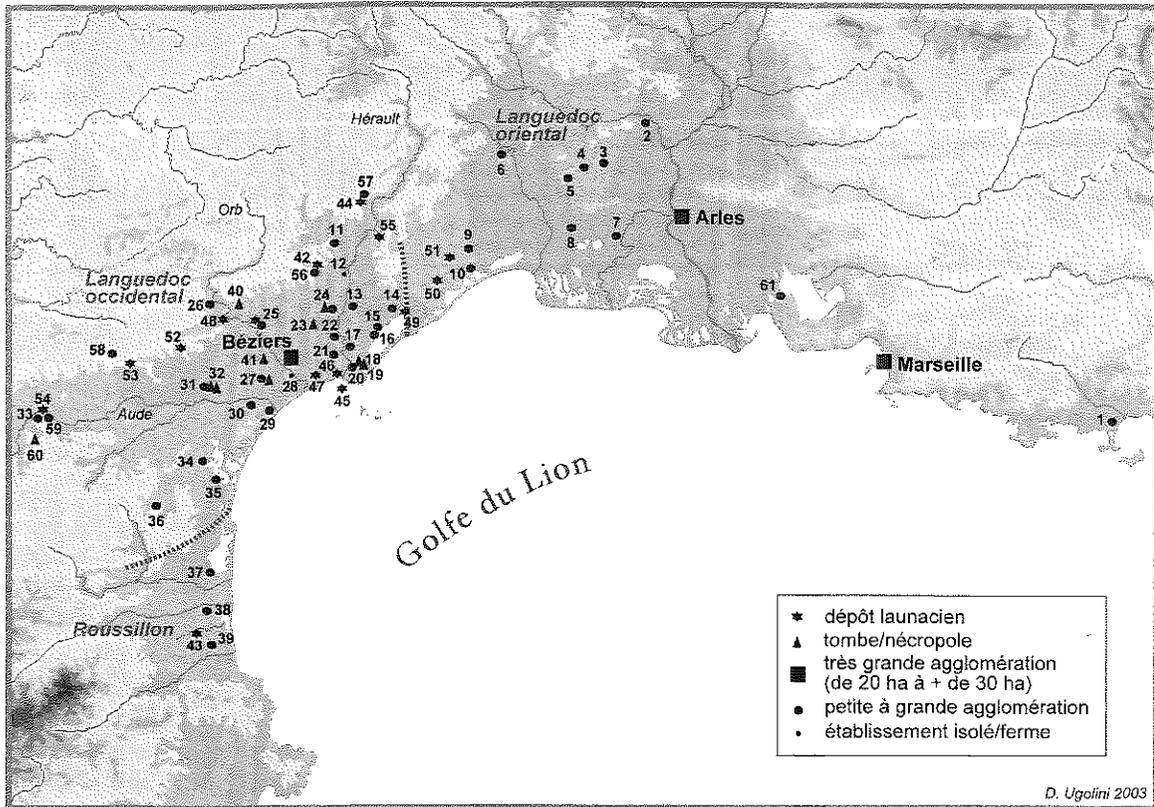


FIG. 1. Carte du Midi de la Gaule. Localisation des sites mentionnés dans le texte et dans les légendes des figures. Le Languedoc occidental, dans l'acception retenue pour ce travail, est délimité par des lignes en pointillé. (Carte de D. Ugolini 2003). 1. Olbia; 2. Le Marduel; 3. Nîmes; 4. Nages; 5. La Likière; 6. Plan de la Tour; 7. Espeyran; 8. Le Caïlar; 9. *Sextantio*; 10. Lattes; 11. La Ramasse; 12. La Bernat-2; 13. Aumes; 14. Puech-Gayès; 15. Mèze; 16. Vic Salat/La Conque; 17. Mont-Joui; 18. Le Bousquet; 19. Le Peyrou; 20. Agde; 21. La Monédière; 22. Le Fort (*Cessero*); 23. Saint-Macaire; 24. Saint-Siméon/Saint-Julien; 25. Mus/Croix de Mus; 26. Fourquos Esquinos; 27. Ensérune; 28. Casse-Diables; 29. La Moulinasse; 30. Montlaurès; 31. Le Cayla/Le Traversant; 32. Grand Bassin I et II; 33. La Cité de Carcassonne; 34. Le Moulin; 35. Pech Maho; 36. Le Calla de Durban; 37. Le Port; 38. *Ruscino*; 39. Elne; 40. Pradines; 41. La Prade; 42. Bautarès; 43. Les Teïxouns; 44. Roque-Courbe; 45. Rochelongue; 46. Saint-Privat; 47. Cers; 48. Cessenon-sur-Orb; 49. Loupian; 50. Launac; 51. Montpellier; 52. Bellevue; 53. Rieux-Minervois; 54. Carcassonne; 55. La Boissière; 56. Le Ceressou; 57. Le Rocher des vierges; 58. Le Cros; 59. Carsac; 60. Las Peyros; 61. Saint-Blaise.

à choisir – dans une fourchette chronologique donnée – la date la plus ancienne.¹ Malgré cela, ni la priorité ni l'exclusivité des apports étrusques en Languedoc occidental ne sont actuellement avérées sur les rares habitats où des stratigraphies fiables sont disponibles.² L'identification des protagonistes des premières tentatives méditerranéennes de pénétration en Languedoc occidental est donc encore difficile, dans cette alternance de la recherche qui tantôt oppose les Étrusques aux

¹ Sur les problèmes de chronologie des phases les plus anciennes, voir le point de vue de M. Bats (M. BATS, *Marseille archaïque. Étrusques et Phocéens en Méditerranée nord-occidentale*, «MEFRA», 110, 2, pp. 609-633; IDEM, *Les Grecs en Gaule au premier Âge du fer et le commerce empirique en Méditerranée occidentale*, dans JANIN 2000 éd., pp. 243-244 et IDEM, *Les Étrusques et la Provence*, dans *Les Étrusques en France*, p. 23-26) et le nôtre (D. UGOLINI, *Les oppida du bassin audois côtier: questions de chronologie et de mobilier (VI^e s. av. J.-C.)*, dans UGOLINI 1997 (dir.), pp. 157-172; D. UGOLINI, C. OLIVE, *La circulation des amphores en Languedoc: réseaux et influences (VI^e-III^e s. av. J.-C.)*, dans SANMARTÌ, UGOLINI 2002 (dir.); et IDEM, *La place des importations étrusques dans le cadre de l'évolution du Languedoc centro-occidental côtier (650-300 av. J.-C.)*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 35-48).

² D. UGOLINI, C. OLIVE, *La place des importations étrusques ... cit.*, pp. 35-48.

Grecs dans l'ouverture de nouveaux marchés et tantôt les regroupe dans un même mouvement, tout en marginalisant les Phéniciens. Cela est sans doute un tort puisque la présence précoce de ces derniers dans l'actuelle Catalogne est désormais établie et elle y précède en tout cas celle des Grecs et des Étrusques.¹ Dans ce sens et d'un point de vue strictement géographique, les Phéniciens ont atteint, dans le courant du VII^e s., des côtes très proches des nôtres et il est tout à fait vraisemblable qu'ils aient poursuivi leurs navigations jusqu'en Gaule, sur cette route maritime qui longe l'Espagne jusqu'au Golfe du Lion. D'ailleurs, et à condition qu'elles soient bien datées, les seules amphores – encore rarissimes – que l'on puisse peu ou prou associer à ces premiers contacts proviennent du littoral africain, voire du sud de l'Espagne, et ont été découvertes exclusivement dans l'Aude.²

DÈS LE VII^e S. : UN COMMERCE DU CUIVRE ?

La basse vallée de l'Hérault apparaît comme la porte d'entrée des premières influences étrangères. On l'a dit, le rôle des Phéniciens a été certainement sous-estimé,³ tandis que, parallèlement, s'est imposée l'idée – notamment à partir des dates proposées pour les importations les plus anciennes relevées en Languedoc oriental – que les Étrusques ont été les premiers arrivants. On a suggéré à différentes reprises – en s'appuyant sur la circulation des objets étrusques en bronze, sur le phénomène des dépôts launaciens ainsi que sur l'hypothèse de l'exploitation des gisements cuprifères de l'arrière-pays – que la recherche du cuivre pouvait être la raison qui les avait amenés en Languedoc occidental.⁴

Si l'on suit cette proposition, l'impact des Étrusques aurait été capital dans l'ouverture du Languedoc occidental à la Méditerranée. Or, l'idée pose selon nous quelques problèmes.

Le premier, et sans doute le principal, est que jusqu'ici la recherche n'a pu mettre en évidence aucune trace d'extraction du cuivre dans l'ensemble du Midi de la Gaule entre l'Âge du bronze

¹ J. MALUQUER DE MOTES, *Los Fenicios en Cataluña*, dans *Tartessos y sus problemas*, v Symposium de Prehistoria Peninsular, Barcelone, 1969, pp. 241-250; O. ARTEAGA, J. PADRÓ, E. SANMARTÍ, *El factor fenici a las costas catalanes i del Golf de Lió*, dans *Els pobles prerromans del Pirineu*, Actes II Coll Intern. d'Arqueol. de Puigcerdà, Puigcerdà, 1978, pp. 129-136; X. AQUILUÉ dir., *Intervencions arqueològiques a Sant Martí d'Empúries (1994-1996) : de l'assentament precolonial a l'Empúries actual*, Girona, 1999, passim; D. ASENSIO et alii, *L'expansion phénicienne sur la côte orientale de la Péninsule ibérique*, dans JANIN 2000 (éd.), pp. 249-260; J. SANMARTÍ, D. ASENSIO, A. MARTÍN, *Les relacions comercials amb el món mediterrani dels pobles indígenes de la Catalunya sudpirinenca durant el període tardoarcaic (ca. 575-450 a.C.)*, «Cypsela», XIV, 2002, pp. 69-106.

² En dernier, É. GAILLEDRAT, *Courants commerciaux et partenaires méditerranéens entre le Languedoc occidental et la Péninsule ibérique au premier Âge du fer (VII^{ème}-V^{ème} s. av. J.-C.)*, dans JANIN 2000 éd., pp. 262-265.

³ L'influence phénico-punique en Languedoc occidental a été pressentie depuis longtemps (Y. SOLIER, *Céramiques puniques et ibéro-puniques sur le littoral du Languedoc du V^e au début du II^e siècle av. J.-C.*, dans *Hommages à F. Benoît*, II, «Revue des Études Ligures», XXXIV, 1967, pp. 127-150; IDEM, *La culture ibéro-languedocienne aux VI^e-V^e s. av. J.-C.*, dans *Els orígens del món ibèric*, Actes del Symposium intern. de Barcelona-Empúries 1977, «Ampurias», 38-40, 1976-1978, pp. 211-264; J.-J. JULY, «Koiné» commerciale et culturelle phénico-punique et ibéro-languedocienne en Méditerranée occidentale à l'Âge du Fer, «Archivo Esp. de Arqueología», 48, 1975, pp. 22-119; IDEM, *Présence phénico-punique en Languedoc méditerranéen et en Catalogne*, dans *Atti del I Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, Roma, 1983, pp. 805-814). L'hypothèse qui attribuait aux Phéniciens les premières importations 'grecques' de la nécropole du Peyrou à Agde (M. PY, *La Liquière (Calvisson, Gard), village du premier Âge du fer en Languedoc oriental*, Paris, 1984, p. 277, n. 40), n'a pas eu de suite. Depuis une dizaine d'années, la question des fréquentations phéniciennes a été ré-évaluée (O. TAFFANEL, J. TAFFANEL, G. RANCOULE, *Une amphore de type phénicien-occidental à Mailhac (Aude)*, dans *Archéologie en Languedoc*, 1992, pp. 47-50; D. UGOLINI, *Civilisation languedocienne et ibérisme : un bilan de la question (VII^e-IV^e s. av. J.-C.)*, «Documents d'Archéologie Méridionale», XVI, 1993, n. 14 et 15; G. RANCOULE, *Premiers apports d'origine sud-hispanique ou punique en vallée de l'Aude*, dans *Cultures i medi de la Prehistòria à l'edat mitjana, 20 anys d'arqueologia pirinenca*, Hommages à J. Guilaine, X Col. Intern. de Puigcerdà (1994), Puigcerdà, 1995, pp. 453-458; J. GUILAINE, G. RANCOULE, *Les relations méditerranéennes pré-coloniales et les débuts de l'Âge du fer languedocien. Les influences puniques en Languedoc occidental*, «Complutum», 7, 1996, pp. 125-140; É. GAILLEDRAT, *Courants commerciaux...* cit., pp. 261-265; T. JANIN, *Importations, modèles méditerranéens...* cit., p. 19-22; D. UGOLINI, C. OLIVE, *La circulation des amphores en Languedoc...* cit..

⁴ Suggérée par J. GUILAINE, *L'Âge du Bronze en Languedoc occidental, Roussillon, Ariège*, Paris, 1972, l'idée a été développée par J.-P. MOREL, *Le commerce étrusque en France, en Espagne et en Afrique*, dans *Atti Firenze III*, 1981, p. 490 ss., qui donnait sa préférence à l'hypothèse d'un commerce du cuivre languedocien entre Étrusques et Indigènes, tout en envisageant celle d'un trafic de l'étain entre l'intérieur du continent et la côte.

et la fin du II^e s. av. J.-C. En d'autres termes, si les gisements du Massif de Cabrières ont été exploités entre le Néolithique final et l'Âge du bronze final et de nouveau à partir du I^{er} s. av. J.-C., il y a une absence totale de données archéologiques concernant une telle activité durant la période intermédiaire, malgré de nombreux travaux – anciens, récents et même en cours – à l'intérieur des galeries comme à l'extérieur des mines. Cela concerne aussi les districts miniers de la Montagne Noire et des Corbières, tout métal confondu. Une telle constatation – gênante – rend improbable l'exploitation des mines au cours de ce long laps de temps, du moins à une échelle suffisamment significative pour satisfaire les besoins locaux et régionaux, ainsi que la demande des Étrusques. Dans ces conditions, on est bien obligé de souligner qu'une séduisante hypothèse de départ est devenue – au fil des publications et par glissements successifs – un leitmotiv qui a pris l'allure d'un fait avéré et d'une évidence incontournable.

Les dépôts launaciens soulèvent des difficultés d'un autre ordre. Leur découverte est ancienne dans la très grande majorité des cas. Souvent on ne dispose, aujourd'hui, que de ce qui a été 'sauvé' lors de la découverte et ils sont donc pour la plupart incomplets. De surcroît, ce qu'il en reste est rarement publié dans son intégralité.¹ Le fait que certains de ces dépôts sont localisés à proximité de gisements cuprifères et/ou à proximité de sites de hauteur, que dans beaucoup de cas ils se composent de lingots et d'objets impropres à l'usage (à recycler) auxquels s'ajoutent parfois des résidus d'atelier,² a contribué à accréditer le lien habitat/dépôt/gîte cuprifère, qui – au demeurant – se base sur des hypothèses en chaîne³ dont on arrivera peut-être un jour à évaluer le bien-fondé. D'un autre côté, on tend à confondre la notion de «traces du travail du métal»⁴ et celle de «traces d'extraction minière», deux activités pourtant nettement distinctes n'ayant pas les mêmes effets et ne laissant pas les mêmes traces archéologiques. Dans un autre ordre d'idées, le fait que les dépôts launaciens sont pour la plupart enterrés relativement loin des habitats ne permet pas d'écarter l'idée de «trésors cachés» (de fondeurs itinérants? offrandes votives? réserves thésaurisées?). Enfin, leur composition laisse perplexes: outre les lingots de cuivre, il s'agit souvent d'objets en bronze petits, cassés ou mal réussis (de récupération), certains d'entre eux (et il s'agit souvent des pièces les plus élaborées et/ou les plus lourdes) étant importés de très loin (Ibérie, Gaule atlantique et continentale, Ligurie, Étrurie...). Cette diversité des provenances – qui caractérise aussi les mobiliers funéraires⁵ – laisse entrevoir l'ancienneté, la complexité et l'importance des échanges de notre région avec des zones géographiquement très éloignées. Mais, en même temps, elle concrétise les limites de la production des bronziers locaux, car l'abondance

¹ Dernier point sur la question dans F. MAZIERE, C. PUIG, *Le dépôt de bronze des Teixons (Pollestres, Pyrénées-Orientales)*, «Cypsel», XIV, 2002, pp. 229-236, avec carte de répartition mise à jour pour le Midi; voir également, pour l'ensemble du Midi et l'Espagne, les bilans respectifs de D. GARCIA, T. JANIN, C. ROVIRA HORTALÀ, «Documents d'Archéologie Méridionale», XXVI, 2003, pp. 377-399.

² P. ex. le dépôt de Bautarès (P. CAZALIS DE FONTDOUCE, *Cachettes de fondeurs de Loupian, de la Boissière et de Bautarès-Péret*, dans *Mémoires de la Société Archéologique de Montpellier*, t. I, 1899, 3^e fasc., pp. 357-368 et D. GARCIA, *Entre Ibères et Ligures. Lodévois et moyenne vallée de l'Hérault protohistoriques*, Paris, 1993, pp. 234-252) est à 1,5 km d'un gîte cuprifère (La Rossignole) et à 2 km du site de hauteur du Céressou (*ibidem*, pp. 40-41); celui de Roque-Courbe (IDEM, *Le dépôt de bronze launacien de Roque-Courbe (Saint-Saturnin, Hérault)*, «Documents d'Archéologie Méridionale», X, 1987, pp. 9-29), conditionné dans une situle étrusque et comprenant des résidus d'atelier, gisait pratiquement au pied du Rocher des Vierges, où l'on suppose l'existence d'un habitat.

³ P. ex., est-ce que l'habitat du Céressou est contemporain du dépôt de Bautarès? La mine de La Rossignole a livré des traces d'extraction exclusivement d'époque romaine et médiévale (L. SCHNEIDER, D. GARCIA, *Le Lodévois, Carte archéologique de la Gaule*, 34-1, Paris, 1998, pp. 153-154). Le lien du dépôt de Roque-Courbe avec le Rocher des Vierges est des plus incertains puisque la connaissance de cet habitat (?) se limite à des fragments d'amphores étrusques et massaliètes 'diffus', recueillis en prospection et on sait que l'occupation principale – avant la construction de la forteresse médiévale – date des II^e-I^{er} s. av. J.-C. (*ibidem*, pp. 282-283).

⁴ Les moules de fondeur, les résidus d'atelier, les creusets, les battitures, les lingots, les scories, les outils de forgeron, les bas fourneaux etc., indiquent évidemment un travail du métal, mais cette activité peut se faire n'importe où et peut avoir lieu très loin des lieux d'extraction minière.

⁵ Voir, p. ex., A. NICKELS et collab., *Agde. La nécropole... cit., passim*; H. BOISSON, N. CHARDENON, *Mobilier céramique et métallique de prestige? La nécropole du Grand Bassin 1 à Mailhac (Aude): VIII^e-VII^e s. av. n. è.*, dans (L. CAROZZA et alii éd.), *Pratiques funéraires protohistoriques entre Massif Central et Pyrénées. Nouvelles données*, Actes du Colloque en hommage à J.-F. Salinier, Puylaurens 2000, «Archéologie Tarnaise», XII, 2002, pp. 111-119.

de matière première contraste étrangement avec la simplicité des réalisations des Indigènes qui n'ont pas su (ou pu) développer un véritable art du travail du bronze. Encore, le bronze est toujours rare dans les habitats, même plus tardifs, ce que l'on justifie par le recyclage systématique des objets cassés. Satisfaisante pour l'esprit, cette façon de voir a ses limites car un tel soin dans la récupération implique presque sûrement la rareté de matière première. On en trouve une confirmation indirecte dans la pratique, peut-être non systématique mais maintenant bien attestée grâce aux fouilles récentes de la nécropole du VII^e s. de Pradines (dans la vallée de l'Orb),¹ du pillage des tombes pour en extraire, justement, les objets en bronze (PL. 1, a).

En définitive, si le phénomène launacien correspond sûrement à des besoins précis et s'il laisse transparaitre une situation donnée, la définition en demeure mal aisée et le fait de le lier aux dynamiques qui auraient amené les Étrusques (voire les Grecs ou même les Phéniciens) vers nos côtes à la recherche du cuivre ne peut être considéré aujourd'hui que comme une hypothèse, certes séduisante, mais à laquelle il manque tout accrochage concret. Parallèlement, l'énorme quantité de pièces en bronze, souvent de grande taille et d'un niveau technique et artistique remarquable, retrouvées dans toute l'aire étrusque et exportées partout, suffit - nous semble-t-il - à garantir le fait que 'tous' les Étrusques disposaient de cuivre en abondance, mais aussi de l'étain nécessaire à l'alliage de bronze. On sait la richesse de la Toscane en cuivre et il est avéré que même les villes les plus éloignées des gisements (p. ex. Vulci) ont donné vie à des ateliers de bronziers de haut niveau. De surcroît, les Étrusques entretenaient des contacts aussi bien avec le monde phénico-punique qu'avec la Méditerranée orientale (zone bien plus renommée pour l'approvisionnement en cuivre que le Languedoc). Le fractionnement politique des Étrusques justifie peut-être l'idée que certaines villes aient pu chercher leur cuivre ailleurs qu'en Étrurie même,² mais le rôle du Languedoc dans cet approvisionnement nous semble, en l'état des choses, tout au moins mineur, car comment faut-il analyser le paradoxe sous-tendu par l'idée que les Indigènes disposaient de beaucoup de métal mais ne l'utilisaient qu'avec parcimonie? qu'ils préféreraient le vendre à ces Étrusques qui ne pouvaient satisfaire leurs besoins en matière première chez eux mais qui, néanmoins, distribuaient leurs produits métalliques manufacturés en paiement/échange de métal à refondre? Cela soulève évidemment, entre autres, la question des contreparties, au moins au cours de ce VII^e s. finissant car, dans l'état actuel de la documentation et de la recherche, il est impossible de dater assurément du VII^e s. d'autres produits étrusques non périssables parvenus en Languedoc occidental que ceux en métal, les vases de typologie grecque de possible production étrusque des nécropoles étant trop rares pour constituer une alternative satisfaisante.³ Quant à la première moitié du VI^e s., les amphores étrusques sont alors relativement nombreuses, mais elles se concentrent sur des sites essentiellement côtiers à forte coloration grecque (La Monédière, Béziers). Enfin, on sait désormais que l'accroissement des échanges entre les Étrusques et notre côte ne coïncide pas chronologiquement avec le *floruit* du phénomène launacien.⁴

¹ F. MAZIÈRE, *La nécropole de Pradines (Causses-et-Veyran, Hérault)*, Rapport déposé au S.R.A. du Languedoc-Roussillon, Montpellier 2001, dactyl., pp. 23-24. Il s'agit d'informations pratiquement inédites: nous remercions F. Mazière qui nous a autorisés à en faire usage et nous a fourni le cliché de la PL. 1, a.

² On ne connaît évidemment pas les modes de répartition des ressources minières au sein des communautés étrusques. Toutefois, pour le IV^e s., le Pseudo-Aristote (*De mir. ausc.*, 93) laisse entendre que les mines de fer de l'Île d'Elbe se trouvaient sous la tutelle d'une gestion collective.

³ De surcroît, ces pièces nous renseignent sur leur provenance, mais ne garantissent pas la 'nationalité' de ceux qui les ont amenées en Languedoc occidental.

⁴ Cela est particulièrement vrai - et significatif - pour l'arrière-pays héraultais, c'est-à-dire pour les sites les plus proches du district minier de Cabrières, où les importations étrusques (et grecques) sont postérieures à 550 av. J.-C.: D. GARCIA, *Entre Ibères et Ligures...*, cit., pp. 175-179. Sur le démarrage finalement tardif de véritables échanges entre le Languedoc occidental et le Roussillon et la Méditerranée, on se reportera à D. UGOLINI, C. OLIVE, *La circulation des amphores en Roussillon (VI^e-III^e s. av. J.-C.) aspects quantitatifs et chronologiques*, dans J. SANMARTÌ, D. UGOLINI dir. 2002; et à IDEM, *La diffusion des objets d'origine étrusque en Roussillon*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 49-54. Dans la bibliographie, on trouvera des propositions 'plus optimistes' défendues par d'autres chercheurs.

Pour élargir un débat dont les enjeux sont cruciaux pour l'histoire de notre région, mais qui ont aussi des répercussions sur celle des Étrusques, on a déjà dit qu'en réalité en Gaule du Sud le bronze est plutôt rare, puisqu'il n'est relativement abondant que dans quelques mobiliers funéraires – ou d'ailleurs il s'agit souvent de pièces importées – et, surtout, dans les dépôts launaciens. Sous cet aspect, de telles concentrations indiquent principalement deux choses: 1) des objets en bronze de diverses origines convergent en Languedoc occidental, région particulièrement bien située au débouché de plusieurs axes terrestres et routes maritimes, ce qui fait du Languedoc une zone de réception/concentration; 2) les dépôts launaciens peuvent constituer (sans exclure la possibilité d'offrandes votives) des réserves du précieux métal cachées dans un moment d'instabilité politique, ou mises de côté en attendant «une prochaine venue», ou encore soustraites aux recherches de *prospectors* prêts à tout pour se les procurer. On ne peut aujourd'hui écarter l'hypothèse que ces derniers étaient des Grecs, qui ont toujours manqué de métal et notamment de bronze, ou des intermédiaires à leur solde.¹ Deux remarques orientent vers cette possibilité: 1) les objets en bronze issus d'ateliers grecs sont absents des dépôts launaciens et des sites contemporains, comme ils le sont des mobiliers funéraires de Gaule Méridionale; 2) quelle que soit la chronologie que l'on voudra bien attribuer à ces dépôts de l'Âge du fer, sans doute enterrés au cours d'une période plus ou moins longue, le phénomène plonge ses racines dans l'Âge du bronze, intéresse le VII^e s. et prend fin dans le courant du VI^e s., peut-être vers le milieu du siècle. Or, la deuxième moitié du VII^e s. correspond justement au moment de l'expansion maximale des navigations et trafics phéniciens en Catalogne² et en Méditerranée nord-occidentale,³ mais aussi à ces explorations grecques de l'extrême Occident qui se soldent, à partir de 600 av. J.-C., par l'installation des premiers groupes de résidents grecs le long de ces côtes, en Provence, en Languedoc occidental, en Catalogne et peut-être aussi sur les côtes méridionales de l'Espagne. Si la Provence semble peu touchée par la pratique des dépôts de bronze durant l'Âge du fer, en Languedoc occidental on en observe la progressive disparition au cours du VI^e s., c'est-à-dire au cours de la période qui voit l'affirmation de la présence grecque et la rapide mise en place de nouveaux réseaux.⁴ On peut

¹ De ce point de vue, on peut rapprocher du gisement de Rochelongue l'épave plus ou moins contemporaine du Giglio, que M. CRISTOFANI, *Un naukleros greco-orientale nel Tirreno*, dans IDEM, *Etruschi e altre genti nell'Italia preromana. Mobilità in età arcaica*, Roma, 1996, pp. 21-48 attribuait à un marchand grec. Elle était chargée de cuivre et autres métaux achetés sur les marchés étrusques.

² D. ASENSIO et alii, *L'expansion phénicienne...*, cit., p. 254 ss.

³ On attribue à cette période des fragments d'amphores phéniciennes trouvées dans l'Aude (É. GALLEDRAT, *Courants commerciaux...*, cit., p. 262), mais aussi des vases non tournés de formes non typiquement locales et éventuellement inspirées de modèles ibéro-phéniciens, parfois à engobe rouge, des nécropoles de faciès Grand Bassin I.

⁴ Depuis les recherches de A. Nickels déjà dans ce sens, plusieurs travaux font état, sous différentes formes et en traitant divers aspects, de l'avancement de la réflexion autour de la présence grecque en Languedoc occidental qui, après les recherches de A. Nickels à Agde et dans la basse vallée de l'Hérault, a connu un profond renouvellement par les découvertes faites à Béziers et en Biterrois, dans la région d'Agde et jusqu'au bassin de Thau. Quelques synthèses ont proposé une nouvelle interprétation des derniers acquis archéologiques et les ont insérés dans une perspective historique mise à jour: D. UGOLINI et alii, *Un ensemble représentatif du VI^e s. av. J.-C. à Béziers, Place de la Madeleine, et essai de caractérisation du site*, «Documents d'Archéologie Méridionale», XIV, pp. 141-203; C. OLIVE, D. UGOLINI, *La Maison 1 de Béziers et son environnement (V^e-IV^e s. av. J.-C.)*, dans UGOLINI dir. 1997, pp. 87-129; IDEM, *Béziers: un site majeur du Midi de la Gaule*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 147-155; F. MAZIÈRE, C. OLIVE, D. UGOLINI, *Esquisse du territoire de Béziers (VI^e-IV^e s. av. J.-C.)*, dans A. MARTIN ORTEGA, R. PLANA MALLART (dir.), *Territori polític i territori rural durant l'edat del Ferro a la Mediterrània occidental*, Actes de la Taula Rodona Intern. d'Ullastret 2000, Girona, 2001, pp. 87-114; D. UGOLINI, *L'Âge du fer*, dans C.A.G. 34-2, pp. 71-78; D. UGOLINI, C. OLIVE, *La circulation des amphores en Languedoc...*, cit.; IDEM, *La place des importations étrusques...*, cit. On remarquera que, après les importations de typologie grecque relevées notamment dans les nécropoles agathoises, des vases grecs suffisamment caractérisés pour être sûrement datés du début et de la première moitié du VI^e s. sont attestés en Biterrois: au moins un vase attique attribué au Peintre de la Gorgone à Béziers (J.-J. JULY, *Céramiques grecques ou de type grec et autres céramiques en Languedoc méditerranéen, Roussillon et Catalogne aux VII^e-IV^e s. av. n. è. et leur contexte socio-culturel*, Paris, 1982-1983, pp. 573-574: ici Pl. 1, b), un cratère corinthien à la Prade (Puisserguier, Hérault: D. UGOLINI et collab., *Le cratère corinthien de Puisserguier (Hérault)*, dans UGOLINI (dir.) 1997, pp. 67-76), des fragments de coupes des cômastes à Ensérune (C. DUBOSSE, *Corpus Vasorum Antiquorum, France, Musée National d'Ensérune*, fasc. 2, Paris, 1998, p. 28). D'autres vases grecs peuvent appartenir à la première moitié du VI^e s., comme les coupes de Siana d'Ensérune, des fragments de calices de Chios et autres de La Monédière (J.-J. JULY, *Céramiques grecques...*, cit., p. 613 ss.; A. NICKELS, *La Monédière à*

probablement pousser le raisonnement jusqu'à dire que, entre autres raisons, l'implantation grecque en Languedoc occidental a pu tenir compte de cette ancienne voie du bronze/étain reliant le bassin de la Loire au Languedoc occidental, que les Grecs établis à son débouché méditerranéen ont fini par contrôler.¹ Et, finalement, on ne peut exclure que les objets étrusques en bronze du VII^e s. répertoriés en Languedoc n'y soient parvenus par la voie continentale.²

Dans ce contexte, il est sans doute significatif que l'ensemble de métaux le plus important soit celui de Rochelongue. Très proche du rivage (600 m aujourd'hui, peut-être moins dans l'Antiquité), le mobilier – peut-être la cargaison d'une épave dont le bois aurait disparu – gisait à faible profondeur (5 à 8 m aujourd'hui, peut-être moins dans l'Antiquité).³ Il est difficile de croire qu'un bateau échoué si près du rivage ait coulé sans laisser de survivants et le prix de la cargaison justifiait que les rescapés tentent de la récupérer, puisqu'on pouvait l'atteindre même à la nage... En somme, on ne peut formellement exclure que cet ensemble puisse constituer un dépôt soustrait à la vue, certes stocké en mer, mais tout de même accessible, dans le même esprit que les dépôts launaciens terrestres. Son emplacement géographique serait alors éloquent. Non seulement c'est dans les nécropoles d'Agde que les importations du VII^e s. de typologie grecque sont les plus nombreuses, mais c'est encore ici que les dépôts launaciens, d'habitude cantonnés dans des zones de piémont, 'atteignent' la côte (Rochelongue en mer; le dépôt de Cers et celui de Saint-Privat à Vias), à proximité du futur port d'Agde (FIG. 1). Le but des Étrusques (et des Grecs, voire des Phéniciens) en Languedoc occidental pouvait bien être la recherche de l'étain, comme au Nord des Alpes, et les cartes de répartition des objets en bronze présentées lors de ce Colloque concrétisent l'importance des voies reliant notre région à l'Atlantique, à l'embouchure de la Loire et, plus en général, par le Massif Central ou le long de la rive droite du Rhône, à la Gaule continentale. Il faut alors rappeler qu'à Rochelongue on a recueilli des morceaux de galène et des feuilles ou des plaques d'étain.⁴ Quant aux lingots de cuivre, la marque que portent certains d'entre eux pourrait suffire à en exclure l'origine locale.⁵ Provenant d'autres régions, ils étaient soit destinés à la vente en Languedoc, soit collectés pour d'autres marchés. Enfin, quelle que soit l'origine de l'épave de Rochelongue – s'il s'agit bien d'une épave – et quels que soient le sens et la fonction des dépôts launaciens, c'est dans l'optique de la présence grecque en Languedoc occidental que pourraient trouver pleinement leur signification les objets languedociens et hallstattiens découverts dans

Bessan (Hérault). Le bilan des recherches, «Documents d'Archéologie Méridionale», XII, 1989, *passim*), ou certains vases de la nécropole de Pézenas (dernière synthèse sur ce complexe funéraire par B. DEDET et alii, *Canthares, bassins et amphores pour l'au-delà: la nécropole de Saint-Julien à Pézenas (Hérault)*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 169-176, qui retiennent des dates particulièrement hautes pour les tombes comprenant ces vases, p. ex. la tombe 11).

¹ Sur l'approvisionnement en étain des Grecs et le rôle des Étrusques, voir C. ROLLEY, *Les échanges*, dans P. BRUN, B. CHAUME (dir.), *Vix et les éphémères principautés celtiques: les VI^e-V^e siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale*, Actes du colloque de Châtillon-sur-Seine, Paris, 1997, pp. 239-241, qui en envisage l'origine atlantique dès au moins le V^e s.

² Sur cette voie continentale, ou réseau de voies, qu'il ne faut tout de même pas imaginer comme un axe organisant un flux régulier, voir l'enquête récente et bien documentée de J. GOMEZ DE SOTO, P.-Y. MILCENT, *De la Méditerranée à l'Atlantique: échanges et affinités culturelles entre le nord-ouest (Armorique, Centre-Ouest, Limousin) et le sud-ouest de la France (principalement Languedoc occidental) de la fin du X^e au V^e s. av. J.-C.*, dans JANIN (éd.) 2000, pp. 351-371.

³ Voir en dernier *Les Étrusques en mer*, pp. 38-41 et L. LONG, *Les épaves protohistoriques de la côte gauloise et de la Corse (VI^e-III^e siècles avant J.-C.)*, dans SANMARTÌ, UGOLINI (dir.) 2002. F. LEROY dans C.A.G. 34-2, p. 400 précise que les clous en bronze (qui auraient pu faire partie du bateau, comme le pensaient A. BOUSCARAS, C. HUGUES, *La cargaison des bronzes de Rochelongue, Agde, Hérault*, dans *Hommage à F. Benoit*, «Revue d'Études Ligures», XXXIII, 1, 1967, p. 174) et les clous en fer ne peuvent être attribués à ce gisement avec certitude et on sait maintenant qu'à cette époque les navires sont cousus. Quant à la disparition des bois du navire, cela se produit fréquemment.

⁴ Les sacs de billes d'étain présentés par D. GARCIA, *L'épave de Rochelongue*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 39, fig. en bas de la page, n'appartiennent pas à ce gisement (voir F. LEROY dans C.A.G. 34-2, pp. 399-400). M. P. JÉZÉGOU, dans C.A.G. 34-2, pp. 406-407, figg. 616-617 les décrit et les illustre: ils ont été trouvés en 1961 «au large du Cap d'Agde», c'est-à-dire ailleurs qu'à Rochelongue.

⁵ Le symbole (*Les Étrusques en mer*, p. 39, fig. au milieu de la page) a été rapproché d'une lettre ibérique, ce qui, joint au nombre relativement importants d'objets originaires de la Péninsule ibérique, a fait supposer que le navire provenait d'Espagne (J. SAGNES, *Agde antique, essai de synthèse*, dans *Béziers et le Biterrois*, Actes du XLIII Congrès de la Fédération Hist. du Languedoc Médit. et du Roussillon, Montpellier, 1971, pp. 51-62), région pourtant particulièrement pauvre en mobilier étrusque.

certains sanctuaires grecs: ils ont bien pu être offerts – grâce à des intermédiaires grecs – aux divinités étrangères par des Indigènes, notamment des femmes,¹ mais on peut penser aussi que ce sont les Grecs du Languedoc occidental, ou ceux de passage dans la région, qui ont offert à leurs dieux protecteurs ces objets exotiques symbolisant leurs voyages dans le lointain Occident.

DE 600 À 550 AV. J.-C.: DU VIN SURTOUT EN MILIEU GREC

Le VI^e s. inaugure une phase de contacts infiniment plus tangibles entre les civilisations méditerranéennes et le Languedoc occidental, qui accompagne de fondamentales mutations au sein de la société indigène.

Tout d'abord, l'installation de résidents grecs est assurée par de nouveaux établissements: dès la première moitié du VI^e s., l'escala de La Monédière,² sur la rive droite de l'Hérault, et la ville de Béziers,³ sur la rive gauche de l'Orb, dessinent les premières limites d'une prise en main territoriale qui s'amplifiera par la suite⁴ et se confirmera par la création du port d'Agde.⁵ Il est évidemment impossible de dire si ces implantations ont reçu l'accord des Indigènes, mais c'est tout de même ce qui semble transparaître, bien qu'à des niveaux différents, de Béziers – où dès l'origine s'établissent, dans un lieu inhabité, des individus (des Grecs, selon nous) immédiatement projetés vers la Méditerranée et où la composante indigène est faible voire nulle au moins du point de vue du mobilier –, mais aussi de La Monédière – site qui a entretenu d'étroites relations économiques avec les Grecs –, du Mont-Joui – dans une situation probablement analogue à celle de La Monédière – et enfin d'Agde – où la présence grecque est manifeste dès la fondation, maintenant fixée dans la seconde moitié du VI^e s.⁶ Pourtant, certains indices permettent de mesurer des réactions d'un autre ordre. Dans les tombes masculines, la présence des armes se fait régulière, ce que l'on peut traduire par l'affirmation des guerriers au sein de ces communautés indigènes. D'un autre côté, surtout dès la deuxième moitié du VI^e s. (soit quelques décennies après l'arrivée des Grecs), les habitats sont déplacés sur les hauteurs: en position dominante et évidemment défensive. Ces changements affectent toute la région et vont aboutir à sa réorganisation, alors que, parallèlement, les marchandises méditerranéennes augmentent de façon constante. C'est dans ce contexte que l'arrivée des produits étrusques et grecs se fait régulière et il apparaît avec clarté que ces trafics ont intéressé tout d'abord les basses vallées fluviales de l'Hérault et de l'Orb, où se trouvent, justement, les sites très actifs de La Monédière, de Béziers (PL. 1, b) et ensuite du Mont-Joui et d'Agde. Plus à l'ouest (basse vallée de l'Aude et vers l'Espagne), les apports sont plus faibles et on peut supposer qu'il s'est agi d'une redistribution secondaire.⁷

On manque de données pour apprécier l'impact des produits importés en Languedoc occidental au cours de la première moitié du VI^e s. car soit les sites ne sont pas identifiés, soit les

¹ S. VERGER, *Des objets languedociens et hallstattiens dans le sanctuaire d'Héra à Pérachora (Corinthe)*, dans JANIN (éd.) 2000, p. 405 ss.

² Sur ce site, A. NICKELS, *La Monédière à Bessan ...* (cit.).

³ On sait depuis peu que Béziers a été fondé dans la première moitié du VI^e s.: C. OLIVE, D. UGOLINI, *Béziers: un site majeur ...* cit.

⁴ Voir le site du Mont-Joui, sur la rive gauche de l'Hérault: A. NICKELS, *Le site protohistorique du Mont-Joui à Florensac, Hérault*, «Revue Archéologique de Narbonnaise», xx, 1987, pp. 3-41; É. GOMEZ, *L'enceinte fossoyée du site protohistorique du Mont-Joui à Florensac*, «Archéologie en Languedoc», xxiv, 2000, pp. 151-170.

⁵ A. NICKELS, G. MARCHAND, *Recherches stratigraphiques ponctuelles à proximité des remparts antiques d'Agde*, «Revue Archéologique de Narbonnaise», ix, 1976, pp. 45-62; A. NICKELS, *Les sondages de la rue Perben à Agde (Hérault)*, dans *Sur les pas des Grecs en Occident, Hommages à André Nickels*, Paris-Lattes, 1995, pp. 59-98 et la récente synthèse de D. UGOLINI, *Agde*, dans *C.A.G.* 34-2, pp. 119-143.

⁶ On a d'abord cru que l'établissement avait fonctionné au moins pendant une courte période en même temps que la nécropole du Peyrou. On avait donc proposé d'en fixer la fondation dans les premières décennies du VI^e s., moment correspondant à la dernière phase d'utilisation de la nécropole du Peyrou. Pour cela, on s'appuyait sur de petits lots de mobilier non tourné trouvés au contact du substrat, parfois associés à des fragments d'amphores étrusques. Une nouvelle fouille à Agde (D. UGOLINI, *Place F. Conesa*, dans *C.A.G.* 34-2, pp. 130-132) et la révision complète du mobilier issu de toutes les fouilles effectuées depuis sa (re)découverte en 1938-1939, amènent désormais à établir dans la deuxième moitié du VI^e s. la première occupation du site (D. UGOLINI, *Agde ...* cit., et EADEM, *L'Âge du fer ...* cit.).

⁷ En dernier D. UGOLINI, C. OLIVE, *La circulation des amphores en Languedoc ...*, cit.

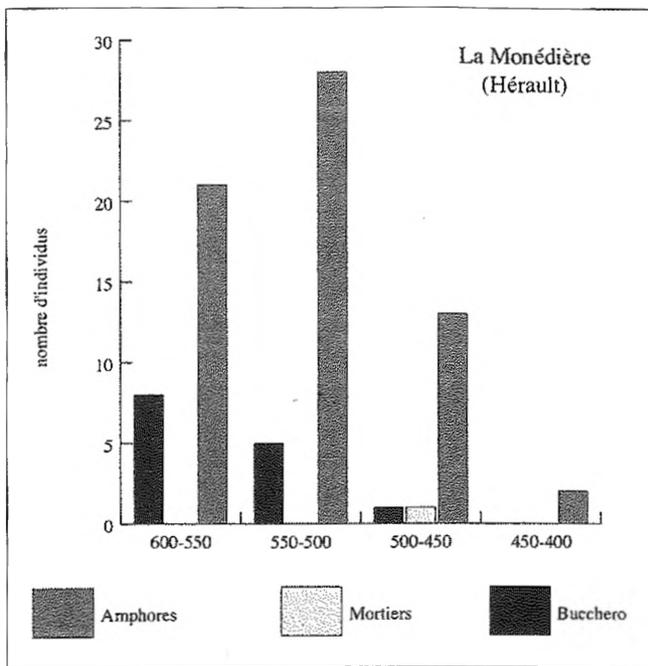
stratigraphies sont anciennes et confuses, soit il s'agit de mobilier recueilli en prospection. À l'heure actuelle, seuls Béziers et la Monédière donnent des indications stratigraphiquement sûres pour cette phase.¹ À La Monédière, les premiers temps se caractérisent par la présence de plus de 60% de fragments d'amphores étrusques, correspondant à 70% des amphores (TAB. 1-2), essentiellement de type 3A et surtout 3B. Les niveaux de la première moitié du VI^e s. de Béziers donnent des indications proches de celles de La Monédière (TAB. 3), où la forme 3 est la plus courante, mais où, malgré un échantillonnage faible dû à l'ampleur limitée des sondages, on a identifié une amphore de type 1/2 (FIG. 2, n. 1), rarissime dans la région et non attestée à La Monédière. Si les amphores étrusques sont largement majoritaires sur ces deux sites, on ne peut tout de même pas dire que leur arrivée précède celle des amphores grecques. Autrement dit, lorsque sur des sites à importations rares – ou à l'intérieur des terres, ou à chronologie lâche, ou dans des ensembles peu fournis – on a l'impression que les amphores étrusques sont les seules,² cela n'est pas à prendre comme l'indice sûr d'une chronologie ancienne. Dans ces cas de figures c'est la quantité des fragments disponibles qui est en cause et qui risque d'orienter l'analyse de façon erronée. Autrement dit, plus l'échantillonnage est faible, plus on aura des chances d'identifier surtout des amphores étrusques, qui sont alors les plus nombreuses. D'un autre côté, on peut avancer l'idée que les amphores grecques – alors encore rares – restent sur les sites côtiers (et forcément plutôt là où se trouvent des résidents grecs), alors que les amphores étrusques – parmi lesquelles on arrive manifestement à dégager des excédents – sont celles qui sont redistribuées vers l'intérieur des terres. Les données chiffrées de la consommation des amphores à Marseille au même moment³ confortent cette façon de voir et c'est probablement en faisant recours à ce genre de raisonnement – qui, on le verra plus bas, peut s'appliquer aussi à d'autres produits – et en l'affinant qu'on parviendra à résoudre l'épineux problème des chronologies de Saint-Blaise, voire du Languedoc oriental.

En attendant que le dossier s'étoffe, on peut retenir que les sites qui ont bénéficié d'apports précoces, réguliers et soutenus de vin étrusque et grec au cours de cette phase (600-550) sont ceux où l'on caractérise une présence grecque plus ou moins forte. Partout ailleurs, et en tenant compte de la grande difficulté qu'il y a à le mettre en évidence du point de vue chronologique, on ne pourrait guère parler alors que d'un saupoudrage.

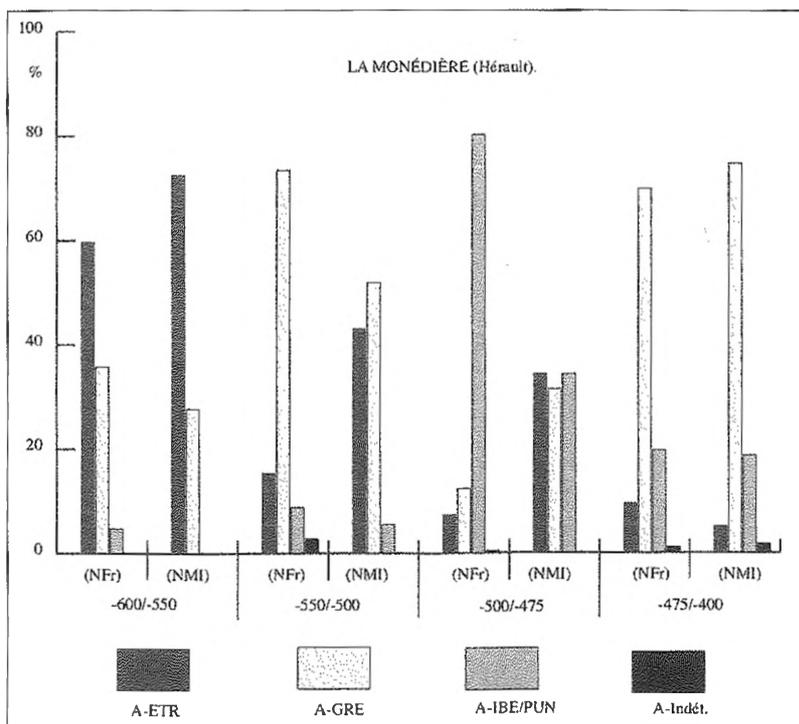
¹ L'appréciation chronologique de la dernière phase de Carsac (Aude: J. GUILAINE *et alii*, *Carsac, une agglomération protohistorique en Languedoc*, Toulouse, 1986), où manque la stratigraphie verticale, est difficile. Les fragments grecs et étrusques peuvent être datés jusque vers le milieu du VI^e s. (Nous remercions J. Vaquer et G. Rancole qui ont facilité l'accès à ce mobilier, ainsi que Th. Van Compernelle et F. Mazière, qui ont bien voulu nous faire part de leurs remarques à propos des pièces importées et du mobilier non tourné associé. Il va de soi que toute erreur dans l'évaluation des chronologies ne pourrait être que de notre responsabilité). De même, le contexte des amphores étrusques du Cros (Caunes-Minervois, Aude: F. HÉRUBEL, *Mobilier étrusque en Languedoc occidental (VI^e-V^e s. av. J.-C.)*, «Documents d'Archéologie Méridionale», XXIII, 2000, p. 93 avec bibliographie antérieure) ne garantit pas une date très ancienne. Mailhac-Le Traversant offrira peut-être des données complémentaires. Quant aux nécropoles, celle de Saint-Julien comprend sûrement des incinérations de la première moitié du VI^e s. (J. GIRY, *La nécropole pré-romaine de Saint-Julien*, (commune de Pézenas, Hérault), «Revue d'Études Ligures», XXXI, 1-2, 1965, pp. 117-238; C. LLINAS, A. ROBERT, *La nécropole de Saint-Julien à Pézenas (Hérault)*, «Revue Archéologique de Narbonnaise», IV, 1971, pp. 1-33; A. NICKELS, *Essai sur le développement topographique de la nécropole protohistorique de Pézenas (Hérault)*, «Gallia», XLVII, 1990, pp. 1-27; B. DEDET *et alii*, *Canthares, bassins...*, cit.). La nécropole du Grand Bassin II est centrée sur la deuxième moitié du VI^e s. et le début ou la première moitié du V^e s., comme celle de Las Peyros, bien que l'hypothèse de tombes plus anciennes dans les deux nécropoles ait été avancée (Grand Bassin II: M. LOUIS, O. TAFFANEL, J. TAFFANEL, *Le premier Âge du fer languedocien*, II ... cit. et T. JANIN, O. TAFFANEL, J. TAFFANEL *et alii*, *La nécropole protohistorique du Grand Bassin II à Mailhac, Aude (VI^e-V^e s. av. n. è.)*, «Documents d'Archéologie Méridionale», XXV, 2002, pp. 65-122; Las Peyros: Y. SOLIER, G. RANCOULE, M. PASSELAC, *La nécropole de «Las Peyros», VI^e s. av. J.-C., à Couffoulens, Aude*, Paris, 1976 et M. PASSELAC, G. RANCOULE, Y. SOLIER, *La nécropole de «Las Peyros» à Couffoulens, Aude, découverte d'un second groupe de tombes*, «Revue Archéologique de Narbonnaise», XIV, 1981, pp. 1-53).

² Comme pourraient le suggérer les découvertes de Carsac, du Cros, certains niveaux de La Monédière, d'Agde, voire des mobiliers recueillis lors des prospections.

³ J.-C. SOURISSEAU, *Recherches sur les amphores de Provence et de la basse vallée du Rhône aux époques archaïque et classique (fin VII^e-début IV^e s. av. J.-C.)*, Thèse de doctorat, Univ. Aix-Marseille 1, Aix-en-Provence, 1997, p. 282 ss.



TAB. 1. La Monédière (Bessan, Hérault). Illustration graphique par périodes de la présence de mobilier étrusque (en nombre d'individus). (Sur la base de A. Nickels, *La Monédière...*, cit.).



TAB. 2. La Monédière (Bessan, Hérault). Tendances amphoriques entre 600 et 400 av. J.-C., en pourcentages du nombre de fragments (NFr) et d'individus (NMI). (D'après les tableaux des comptages de A. Nickels, *La Monédière...* cit.).

DE 550 À 400 :

UN COURANT ETRUSQUE CIBLÉ

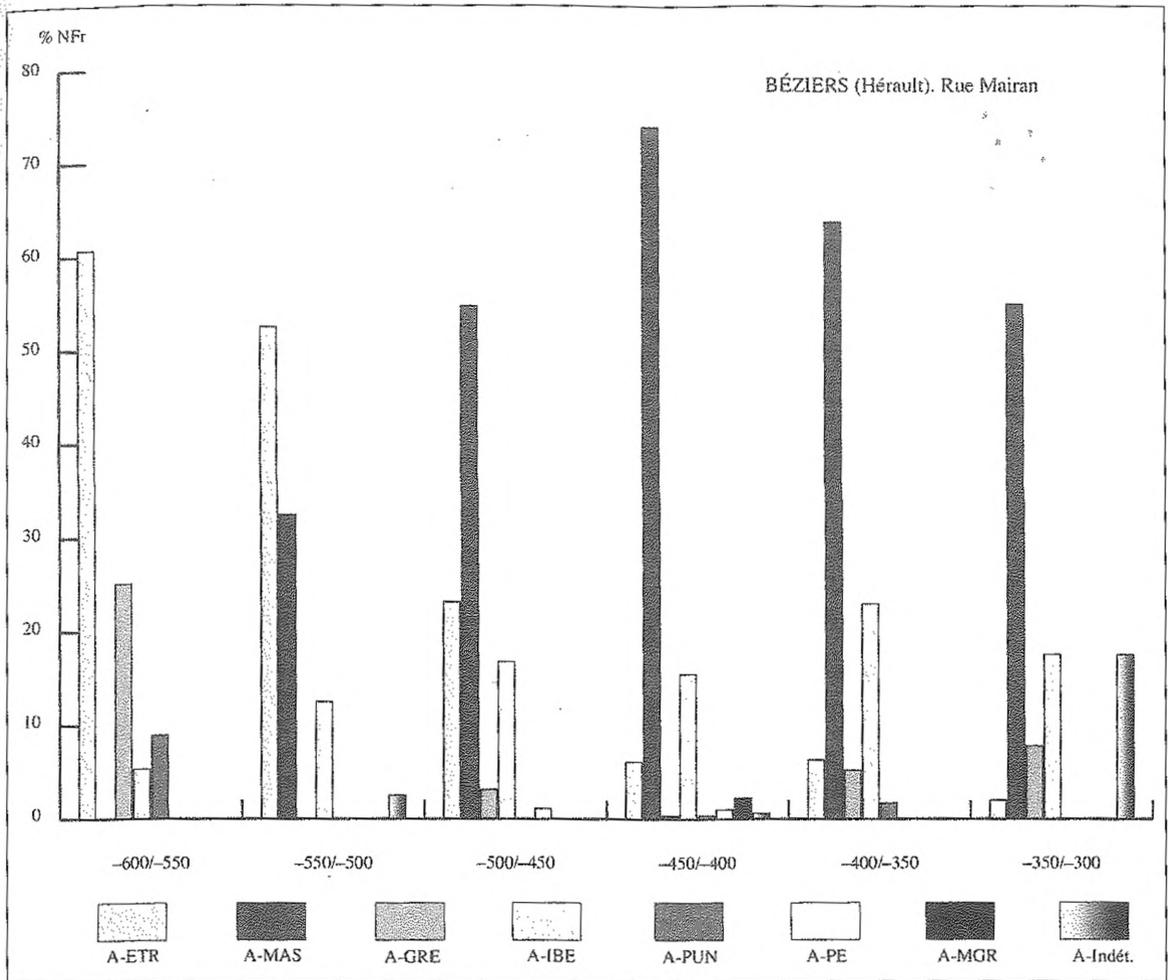
Pour les sites indigènes, les données sont éloquentes partout à partir de la seconde moitié du VI^e s., période qui voit l'émergence d'un grand nombre d'établissements.

La dynamique mise en place entre l'Orb et l'Hérault, où vivent principalement les Grecs, se confirme et s'affirme. Béziers (TAB. 3), La Monédière (TAB. 2), Mont-Joui (PL. I, c), Agde... sont exceptionnellement bien pourvus en mobilier amphorique et les conteneurs étrusques y occupent toujours une place importante. Dès qu'on s'éloigne de ce premier cercle côtier, les importations se raréfient et apparaît alors plus nettement cette diversification de la distribution que l'on évoquait plus haut: les amphores grecques restent de préférence sur la côte, alors que les sites indigènes de l'intérieur reçoivent encore essentiellement des amphores étrusques. Cette

constante concerne toute la région, aussi bien dans les sites agglomérés que dans les petits sites ruraux. Le cas de la Bernat-2, petit site rural à occupation courte de la vallée de l'Hérault, à environ 25 km de la côte et daté du troisième quart du VI^e s., est à ce titre emblématique.¹ Ici, on a identifié 40 fragments d'amphores étrusques contre 3 uniques fragments d'autres amphores.

La lenteur dans l'organisation du circuit commercial vers l'Aude et cette distribution sélective se perçoivent facilement à Montlaurès, qui offre - grâce aux fouilles récentes de C.-A.

¹ S. MAUNÉ, *Les établissements ruraux des VI^e et V^e s. av. J.-C. en Languedoc central. Étude de cas et perspectives*, dans MAUNÉ (dir.) 1998, pp. 55-68.



TAB. 3. Béziers (Hérault). Représentation graphique par périodes des amphores, en pourcentage des fragments (NFr), des sondages 1 et 2 de la rue Mairan (d'après C. Olive, D. Ugolini et coll., *Béziers* (34). Centre ville (rue Mairan), Sondages 1 et 2, Montpellier, 2001 (dactyl.), Rapport déposé au S.R.A. Languedoc-Roussillon).

de Chazelles - l'unique stratigraphie fine de cette zone.¹ Cet établissement - que l'on identifie avec *Naro*, capitale des Élisyques selon Aviénus (*Ora Maritima*, vv. 586-588)² -, est traditionnel-

¹ Une monographie est en préparation. On peut déjà consulter: C. A. DE CHAZELLES, *Montlaurès (Narbonne, Aude). Le bilan de six années de fouilles (1989-1994)*, dans UGOLINI (dir.) 1997, pp. 23-44; EADEM, *Premières recherches sur le territoire de Montlaurès à l'Âge du fer*, dans MAUNÉ (dir.) 1998, pp. 121-129; EADEM, *Montlaurès (Narbonne, Aude)*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 141-146; C. A. DE CHAZELLES et alii, *Autour des oppida de Montlaurès (Narbonne, Aude) et de Saint-Siméon (Pézenas, Hérault): méthodes et résultats d'une recherche sur le territoire vivrier de deux agglomérations protohistoriques*, dans A. MARTIN ORTEGA, R. PLANA MALLART (dir.), *Territori politic i territori rural durant l'edat del Ferro a la Mediterrània occidental*, Actes de la Taula Rodona Intern. d'Ullastret (2000), Girona, 2001, pp. 115-143; D. UGOLINI, A. PEZEN, *Un aperçu sur le mobilier du v^e s. av. J.-C. en Languedoc occidental et en Roussillon*, «Documents d'Archéologie Méridionale», xvi, 1993, pp. 80-87; D. UGOLINI, *Les oppida du bassin audois côtier ... cit.*; EADEM, *Consommer les aliments: boire, cuire et manger en Languedoc-Roussillon au cours de l'Âge du fer*, dans R. BUXÒ, E. PONS (dir.), *Els productes alimentaris d'origen vegetal à l'edat del Ferro de l'Europa occidental: de la producció al consum*. Actes du XXI^e Colloque de l'AFEAF (1998), Girona, 2000, pp. 389-400; D. UGOLINI, C. OLIVE, *La circulation des amphores en Languedoc...*, cit.; IDEM, *La place des importations étrusques...*, cit.

² Sur la date qu'il convient d'attribuer à cette 'capitale', voir les propositions de D. UGOLINI, C. OLIVE, *Autour de la fondation de Narbo Martius: Atacini et autres peuples préromains de l'Aude*, dans *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barrauol*. Montpellier, 2003, («Revue Archéologique de Narbonnaise», suppl. 35),

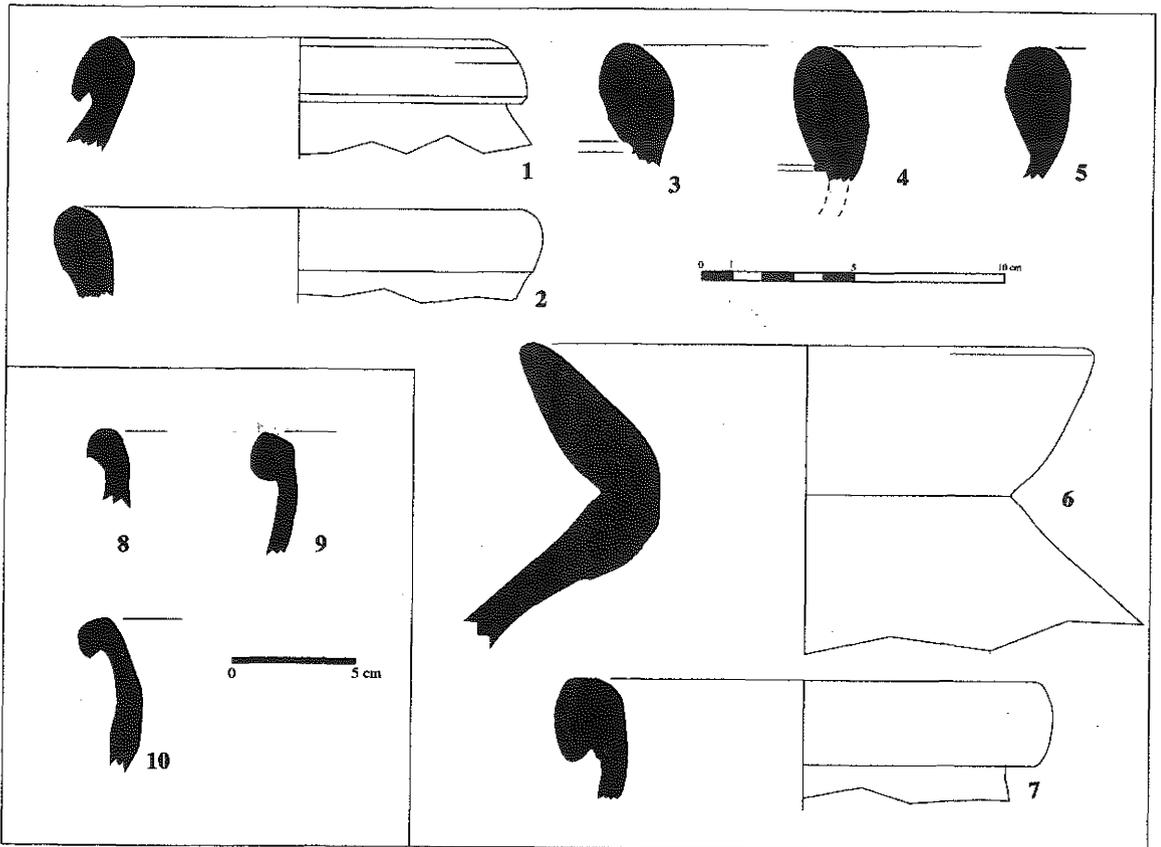


FIG. 2. Quelques amphores étrusques du Biterrois. Béziers (Hérault; dessins de C. Olive): 1: A-ETR 1/2 (contexte: -600/-550); 2: A-ETR 4 (?) (contexte: -450/-400); 3: A-ETR 3A (?) (contexte: -500/-450); 4: A-ETR 4 (contexte: -500/-475), (d'après C. Olive, D. Ugolini et coll., *Béziers* (34). *Centre ville (rue Mairan)...* cit.). Ensérune (Nissan-lez-Ensérune, Hérault; dessins de F. Mazière et S. Brest); 5: A-ETR 4 (Chantier III-Nord; contexte hétérogène); 6: A-ETR 4A (ramassage de surface). Casse-Diables (Sauvian, Hérault; dessin de N. Le Meur et D. Ugolini); 7: A-ETR 3C (contexte: V^e s. av. J.-C.; d'après D. Ugolini, C. Olive et collab., *La "ferme" protohistorique de Sauvian* (34). *Casse-Diables, zone 2 (V^e-IV^e s. av. J.-C.)*, dans Mauné (dir.) 1998, pp. 93-119). Mus (Murviel-les-Béziers, Hérault; dessins de F. Mazière): 8 à 10: A-ETR 3 (ramassage par J. Giry après labour, contexte comprenant du mobilier daté entre 525 et 375/350 av. J.-C.; d'après F. Mazière, *Mus (Murviel-lès-Béziers, Hérault)*, dans Ugolini (dir.) 1999, pp. 392-406).

lement considéré comme «très ancien»,¹ mais les données récentes indiquent que le site a été créé après 550 av. J.-C. Très peu d'amphores appartiennent à la toute première phase d'occupation

pp. 297-302 et, déjà sur les problèmes de chronologie que soulève ce texte en Languedoc, IDEM, *Béziers et les côtes languedociennes dans l'Ora Maritima d'Aviénus*, «Revue Archéologique de Narbonnaise», XX, 1987, pp. 143-154.

¹ Un vase étrusque en impasto à couverte noire décoré d'éventails «trouvé à Narbonne», conservé au Musée de Nîmes (P. HÉLÉNA, *Les origines de Narbonne*, Toulouse-Paris, 1937, p. 357, note 5 et p. 359, fig. 235), serait une des plus anciennes importations étrusques en Gaule. Il a été examiné récemment par M. GRAS, *Les Etrusques et la Gaule...*, cit., p. 233 et notes 51-52, fig. 5, qui suggère qu'il pourrait provenir de Montlaurès, de sa nécropole ou d'une autre nécropole audoise. L'hypothèse d'un objet de collection est rejetée par ce chercheur, mais l'absence à Montlaurès de toute trace d'occupation du VII^e s. et même de la première moitié du VI^e s., jointe aux incertitudes qui pèsent sur le lieu de découverte de cette pièce comme sur les modalités de son entrée dans le Musée de Nîmes font écarter l'idée d'une trouvaille montlaurésienne. Quant au talon de lance «launacien» découvert hors stratigraphie (T. JANIN, *Nécropoles et espace géographique en Languedoc occidental au premier Âge du fer: essai sur l'organisation territoriale et politique de la société élysienne*, dans D. GARCIA, F. VERDIN (dir.), *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*, Actes du XXIV^e Colloque Internationale de l'AFEAF (2000), Paris, 2002, note 8), quelle que soit la date que l'on voudra bien lui attribuer, il s'agit d'un objet isolé, trouvé et (re)perdu même longtemps après sa date de fabrication et ne peut, tout seul, prouver une occupation du VII^e s.

(550/500) et la moitié sont étrusques (TAB. 4). Cela semble valoir aussi pour Mailhac-Cayla II (600/575-450), où les témoins disponibles datent essentiellement de la période 550/525-475,¹ ce que confirme le mobilier de la nécropole du Grand Bassin II.²

Les amphores étrusques distribuées vers le monde indigène de l'Aude et de l'Hérault sont surtout de type 3A/B et la variante B semble particulièrement bien représentée³ (FIG. 3 et FIG. 4, n. 1). En d'autres termes, puisque les Indigènes ont reçu en général peu d'amphores au cours de cette période et que, parmi les étrusques, il s'agit plutôt de celles qui ont la plus faible contenance, on peut dire que, jusqu'au dernier quart du VI^e s., les Indigènes ont consommé peu de vin. Il faudra attendre l'extrême fin du VI^e s. pour que les choses prennent une autre tournure.

On considère habituellement que le bucchero nero n'est plus importé en Gaule après le milieu du VI^e s. et l'on justifie par la durée d'utilisation sa présence jusque vers 525 av. J.-C.

Lorsqu'une approche chronologique fine est possible en Languedoc occidental, on s'aperçoit que les vases en bucchero nero apparaissent systématiquement sur les sites indigènes jusqu'à la fin du VI^e s., voire le début du V^e s. (FIG. 4, nn. 14-16). Il est difficile de les interpréter comme des résidus des décennies antérieures, souvent non autrement attestées que par l'emploi aveugle du *Dicocer*.⁴ On reprendra ici le cas de La Bernat-2, où les 8 fragments de bucchero n'ont pu arriver qu'entre 550 et 525, mais cela est vrai aussi pour Montlaurès, où les fragments de bucchero proviennent tous de niveaux datés après 550, voire même 525, comme d'ailleurs les amphores étrusques recensées. Par rapport aux chronologies retenues pour le Languedoc oriental, il y a donc un écart qu'il est difficile de justifier pleinement. Trois possibilités peuvent être envisagées: 1) la production des canthares a pu continuer plus longtemps

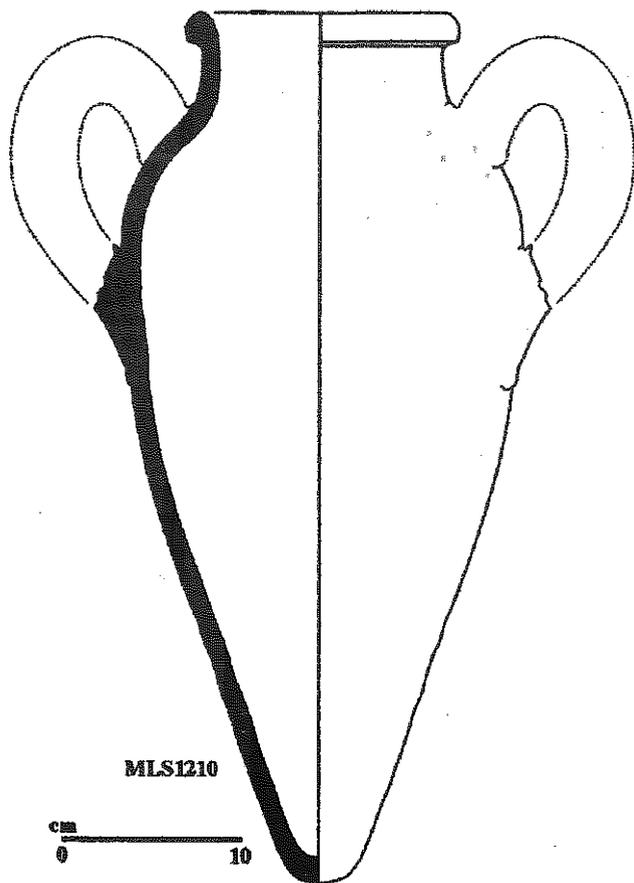


FIG. 3. Montlaurès (Narbonne, Aude). Amphore étrusque A-ETR 3B (dessin de C. Sanchez). (Contexte: fin phase 2, vers -475). (Fouilles de C. A. de Chazelles).

¹ Voir déjà D. UGOLINI, *Les oppida du bassin audois côtier...* cit., pp. 164-166, proposition confortée par la publication du site: É. GAILLEDRAT, O. TAFFANEL, J. TAFFANEL, *Le Cayla de Mailhac (Aude). Les niveaux du premier Âge du fer (VI^e-V^e s. av. J.-C.)*, Lattes, 2002, *passim*. Les auteurs envisagent néanmoins une phase antérieure (IIa, datée de 600/575-525: ivi, pp. 246-247), qui ne s'impose pas au vu du mobilier (où de très rares tessons peuvent être antérieurs à 550, mais ne le sont pas nécessairement), ni en regard de la stratigraphie et du mobilier d'un sondage récent (É. GAILLEDRAT, *Le Cayla de Mailhac (Aude): les résultats d'un sondage et le contexte mobilier ibéro-languedocien*, dans UGOLINI dir. 1997, pp. 45-58).

² Datée entre 575-475 par T. JANIN, O. TAFFANEL, J. TAFFANEL et alii, *La nécropole protohistorique du Grand Bassin II...* cit., mais on ne voit pas très bien ce qui ferait placer les sépultures les plus anciennes avant 550.

³ Voir également les listes et les dessins de F. HÉRUBEL, *Mobilier étrusque en Languedoc occidental...* cit..

⁴ C'est malheureusement le cas de bon nombre de publications récentes se conformant strictement aux dates proposées par le *Dicocer* (M. PY dir., *Dicocer*, *Dictionnaire des céramiques antiques (VII^e s. av. n. è.-VII^e s. de. n. è.) en Méditerranée Nord-Occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, Lattes, 1993), ouvrage par ailleurs fort utile. Le résultat de cette pratique souvent irraisonnée est que l'on obtient un aplatissement chronologique et typologique artificiel.

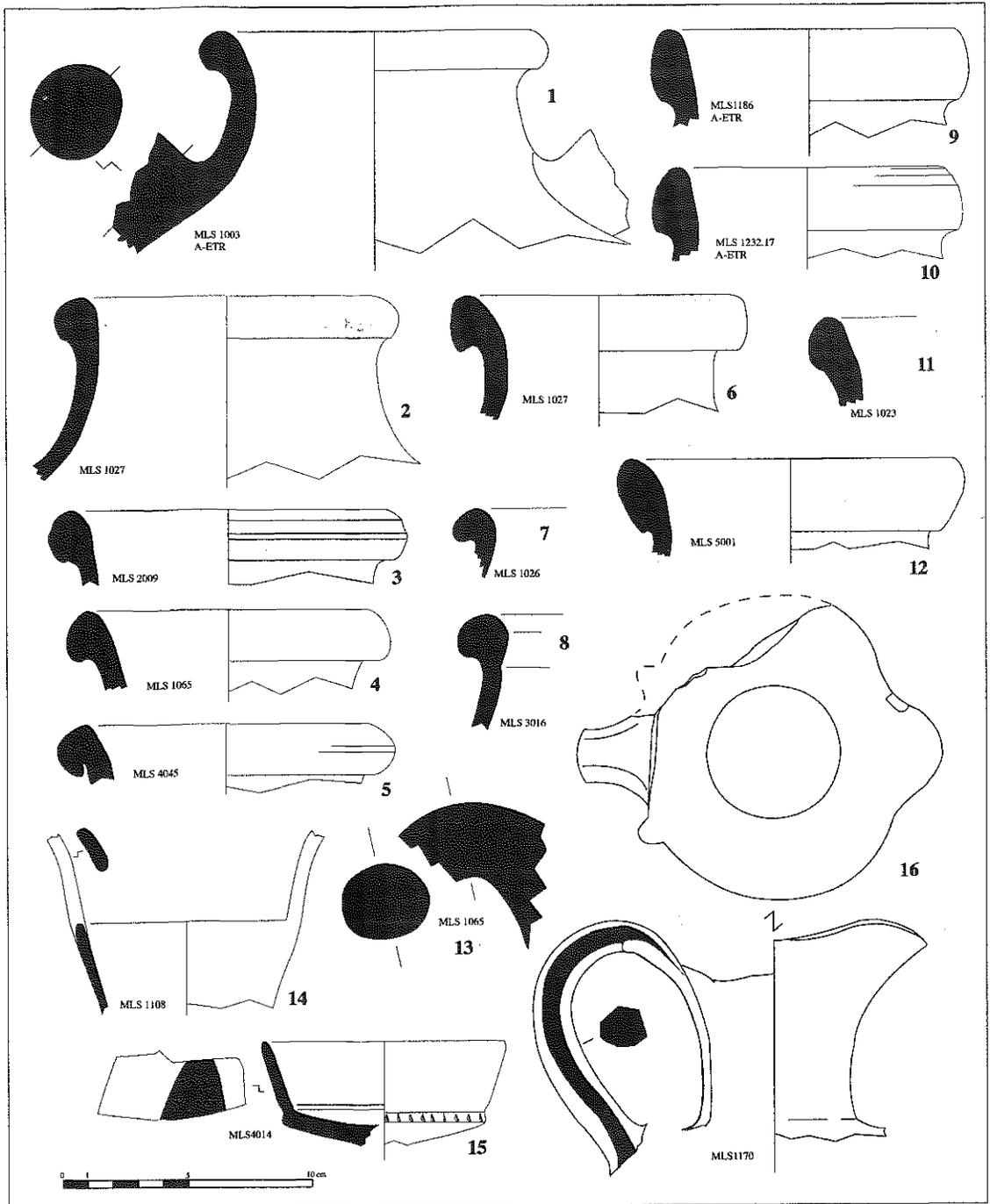


FIG. 4. Montlaurès (Narbonne, Aude). Mobilier étrusque (nn. 1-15: Dessins de J. Noël, J. Montécinos et D. Ugolini; 16: dessin de M. Borély). (Fouilles de C.-A. de Chazelles).

1. A-ETR 3B (contexte: fin phase 2, vers -475); 2. A-ETR 3A/B (contexte: fin phase 2, vers -475); 3. A-ETR 3 (contexte: phase 2, vers -525/-475); 4. A-ETR 3 (contexte: phase 2, vers -525/-475); 5. A-ETR 3 (contexte: phase 2, vers -525/-475); 6. A-ETR 3 (contexte: phase 2, vers -525/-475); 7. A-ETR 3 (contexte: phase 2, vers -525/-475); 8. A-ETR 3 (contexte: fin phase 2, vers -475); 9. A-ETR 4 (contexte: phase 2, vers -525/-475); 10. A-ETR 4 (contexte: phase 1, vers -550/-500); 11. A-ETR 4 (contexte: phase 2, vers -525/-475); 12. A-ETR 4 (contexte hétérogène: décapage de surface); 13. anse d'amphore étrusque (contexte: phase 2, vers -525/-475); 14. B-NERO Ct3e2 ou Ct3h (contexte: fin phase 2, vers -475); 15. B-NERO Ct3e2, une trace de forme triangulaire sur la paroi externe fait supposer la présence d'un décor peint ou d'un décor en tôle métallique appliqué (contexte: phase 1, vers -550/-500); 16. B-NERO Oe7 (contexte: fin phase 2, vers -475).

que l'on ne l'a cru et ces vases tardifs ont pu être destinés aux marchés lointains; 2) la distribution en Languedoc occidental de ce qu'il faudrait appeler des «fonds de boutique» a servi à épuiser des stocks peut-être non commercialisables ailleurs; 3) si les chronologies du Languedoc oriental ont un quart de siècle de trop, ce qui en définitive semble bien être le cas pour à peu près toutes les catégories de mobilier, la présence en Languedoc occidental de canthares en bucchero nero jusqu'à la fin du VI^e s. n'aurait plus rien d'exceptionnel et, au contraire, serait un phénomène commun à tout le Languedoc, que l'on pourrait justifier partout selon les hypothèses 1) ou 2). Il est à noter que là où l'on identifie une présence grecque soutenue, on compte le plus petit nombre de vases en bucchero. Les cas les plus spectaculaires sont ceux de Béziers – où l'on ne compte, jusqu'ici, que trois fragments – et d'Agde, où cela tient peut-être à une chronologie plus récente de l'occupation, mais contemporaine de celle de Montlaurès. Même si la documentation est encore insuffisante pour généraliser l'hypothèse, il peut s'agir d'une consommation encore une fois sélective, dans le sens que les vases en bucchero ne sont pas particulièrement appréciés par ceux qui disposent d'une abondante céramique de table tournée et les canthares (puisque'il s'agit surtout de cette forme) sont de préférence vendus aux Indigènes, habitués aux vases à coloration sombre de leur céramique non tournée.

C'est certainement au cours du dernier quart du VI^e s. et du premier quart du V^e s. que les dynamiques économiques de toute la région se font plus lisibles. Les importations augmentent partout de manière spectaculaire et le commerce grec s'affirme le long de la côte gauloise, alors que les trafics étrusques tendent à se dissoudre tant en Provence qu'en Languedoc oriental, avec l'exception remarquable de Lattes. Entre l'Orb et le Bassin de Thau, les importations étrusques se maintiennent, même si les produits grecs sont majoritaires. Des sites comme Vic Salat/La Conque, Agde, Mont-Joui (PL. I, c), La Monédière (TAB. 2), Saint-Siméon, Béziers (TAB. 3) témoignent tous du suivi de ces approvisionnements. On savait déjà que le volume des apports étrusques était important à Béziers tout au long du V^e s.,¹ mais les dernières recherches ont permis de préciser leurs taux entre 550 et 450 av. J.-C. (TAB. 3): il y en a beaucoup, notamment par rapport à Marseille.² Cette situation concerne d'ailleurs aussi les sites de l'intérieur, où arrivent beaucoup d'amphores étrusques jusqu'au tout début du V^e s., comme en témoigne par exemple l'agglomération de La Ramasse.³ Dans l'Aude, le courant ibérique s'affirme progressivement, mais, on l'a dit, c'est tout de même dans la seconde moitié du VI^e s. av. J.-C. que les amphores étrusques acquièrent une réelle importance quantitative (par exemple à La Moulinasse⁴ ou à Montlaurès) (TAB. 4-5). Plus étonnante, l'arrivée à Montlaurès d'une meule à grain en téfrite,⁵ une pierre typique des montagnes de l'Étrurie, se comprend peut-être comme la revente d'objets utilitaires dont l'intérêt majeur, sur les bateaux, pouvait être celui de servir de lest.

Le fait de constater que, dès la deuxième moitié du VI^e s. et encore plus nettement au V^e s., entre Marseille et le Languedoc occidental de substantielles différences se font sentir dans l'ap-

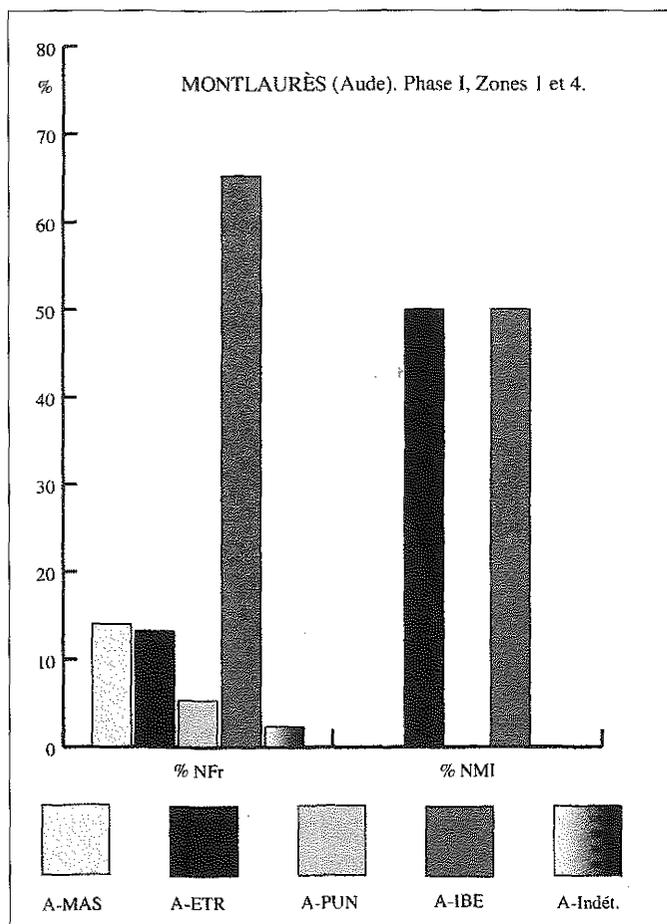
¹ D. UGOLINI, C. OLIVE, *La chronologie et la place des amphores massaliètes dans le commerce biterrois aux V^e et IV^e s. av. J.-C.*, dans BATS (dir.) 1990, pp. 119-123; D. UGOLINI et alii, *Un ensemble représentatif du V^e s. av. J.-C. à Béziers...* cit., pp. 141-203; D. UGOLINI, *Béziers pendant la Protohistoire (VI^e s.-I^{er} s. av. J.-C.). Spécificités de l'occupation dans le cadre régional*, dans *Cité et territoire*, Actes du 1^{er} colloque européen de Béziers (1994), Paris, 1995, fig. 13; F. MAZIÈRE, C. OLIVE, D. UGOLINI, *Esquisse du territoire de Béziers...* cit., fig. 3.

² J.-C. SOURISSEAU, *Recherches sur les amphores...* cit., p. 214.

³ Pour la fin du VI^e s., date du début de l'occupation, D. GARCIA, *Entre Ibères et Ligures...* cit., p. 177 et 197-199 relève 34% de fragments d'amphores étrusques. Dans une cabane datée des environs de 500, sur une vingtaine d'amphores, 65% étaient massaliètes (bords des types 1 et 2) et 45% étrusques (bords des types 3 et 4).

⁴ M. PASSELAC, *Une maison de l'habitat protohistorique de la Moulinasse, à Salles-d'Aude (VI^e s. av. n. è.)*, dans ARCELIN et alii (éd.) 1995, pp. 173-192.

⁵ J.-L. REILLE, *L'origine des meules à grain dans l'oppidum protohistorique de Montlaurès (Narbonne, Aude) du VI^e au I^{er} s. av. notre ère*, «Documents d'Archéologie Méridionale», xxiv, 2001, p. 204; d'autres à Lattes (IDEM, *Détermination pétrographique de l'origine des meules en basalte de Lattes au IV^e s. avant notre ère, changements et contrastes dans les importations*, dans M. PY dir., *Recherches sur le IV^e siècle avant notre ère à Lattes*, Lattes, 1999, p. 521) et une au Caïlar (M. PY, R. ROURE, *Le Caïlar (Gard). Un nouveau comptoir protohistorique au confluent du Rhône et du Vistre*, «Documents d'Archéologie Méridionale», xxv, 2002, p. 184).



TAB. 4. Montlaurès (Narbonne, Aude). Phase I, Zones 1 et 4. Vers -550/-500. Les amphores en pourcentages du nombre de fragments (NFr: colonnes de gauche) et d'individus (NMI: colonnes de droite). (Fouilles de C. A. de Chazelles; comptages de D. Ugolini et M. T. Genis).

lités occidentales, où les produits étrusques vont continuer à arriver non seulement jusqu'au début du v^e s. - moment où Lattes a pu jouer le rôle d'une escale fréquentée par les Étrusques le long de cette côte - mais aussi plus tard, tout au long du siècle, et manifestement désormais sans l'intermédiaire de Lattes, passée sous contrôle massaliote dès le deuxième quart du v^e s.

L'idée d'une activité étrusque ciblée vers notre région n'a rien d'étonnant si l'on tient compte du fait qu'ici s'articule une économie ouverte et active - basée sur le port d'Agde, l'escale fluviale de La Monédière et la ville de Béziers - et qui bénéficie de participations indigènes encore mal caractérisées, mais centrées sur des sites comme La Monédière (débarcadère de rive droite de l'Hérault), Saint-Siméon (important site indigène),² Mont-Joui (site indigène qui a pu constituer une escale fluviale ou un débarcadère sur la rive gauche de l'Hérault), peut-être Aumes,³ ou même Mè-

provisionnement des marchandises étrusques ferait écarter l'hypothèse que la ville phocéenne ait redistribué ici ces produits et donnerait crédit à celle d'échanges directs entre l'Étrurie et le Languedoc occidental. La constance dans le temps de la distribution des amphores étrusques en Languedoc occidental au moment même où Marseille met en place le monopole de ses productions le long des côtes gauloises, peut s'expliquer de deux façons, éventuellement complémentaires entre elles: 1) il existait ici une demande particulièrement forte de vin étrusque; 2) le rendement des vignobles exploités alors par Marseille ne suffisait pas encore à satisfaire les besoins des établissements de la zone côtière Thau/Orb, qui ont pu continuer à acheter du vin aux Étrusques. En d'autres termes, lorsque Marseille submerge de ses produits les communautés de sa périphérie les transformant en marchés captifs, l'axe entre la côte tyrrhénienne et le Languedoc occidental a pu se maintenir, sans que l'on puisse dire qui - entre Étrusques et Grecs - le gérât. S'il n'est pas possible d'établir où se dirigeait le grand navire échoué au Grand Ribaud, ni de dire quelle était sa 'nationalité',¹ les données recueillies à Lattes doivent être mises en perspective avec ces réalités occidentales, où les produits étrusques vont continuer à arriver non seulement jusqu'au début du v^e s. - moment où Lattes a pu jouer le rôle d'une escale fréquentée par les Étrusques le long de cette côte - mais aussi plus tard, tout au long du siècle, et manifestement désormais sans l'intermédiaire de Lattes, passée sous contrôle massaliote dès le deuxième quart du v^e s.

¹ *Les Étrusques en mer*, pp. 55-62. La structure du navire fait penser à un bateau grec ...: pp. 117-119 et, dans cet ouvrage, la contribution de P. Pomey.

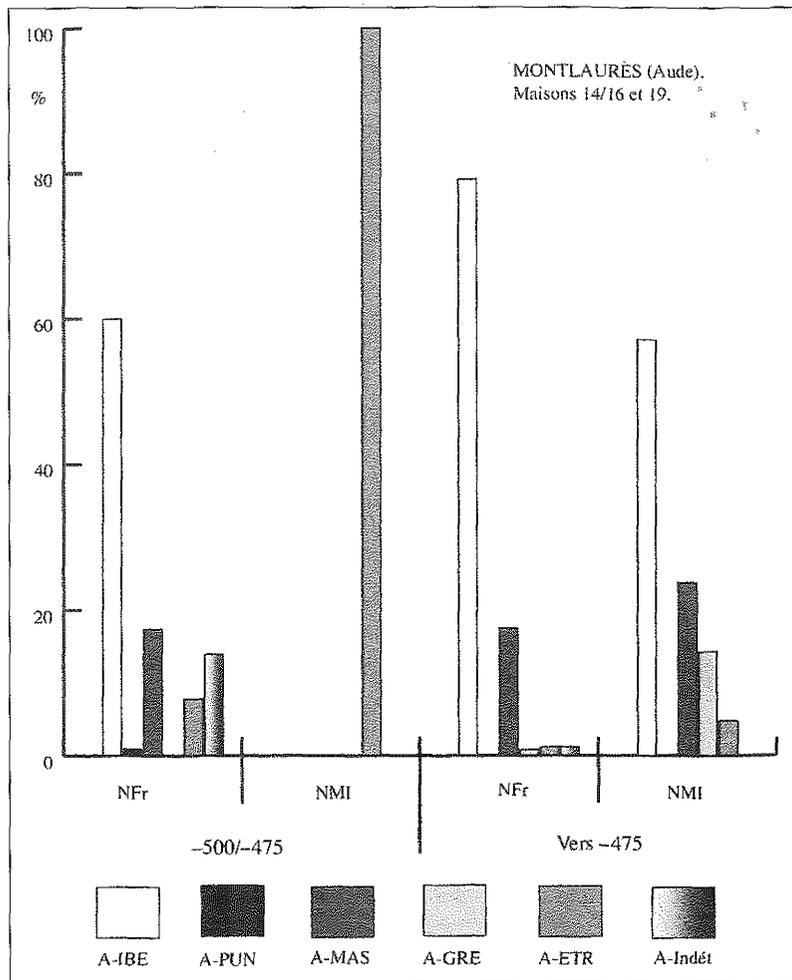
² Sur cet important site indigène lié à la nécropole de Saint-Julien, J. GIRY, *L'oppidum Saint-Siméon, commune de Pézenas*, dans *Études sur Pézenas*, 1970, II, pp. 3-6; M. FEUGÈRE, S. MAUNÈ, D. UGOLINI, *Saint-Siméon (Pézenas, Hérault)*, dans UGOLINI (dir.) 1999, pp. 223-241; IDÈM, *Saint-Siméon (Pézenas, Hérault)*, dans OLIVE (dir.) 2003, pp. 243-258; S. MAUNÈ, *Saint-Siméon*, dans C.A.G., 34-2, pp. 328-329.

³ Sur ce site, dont les traces d'occupation les plus nombreuses concernent les deux derniers siècles avant le changement d'ère, voir en dernier S. MAUNÈ, *Oppidum d'Aumes*, dans C.A.G., 34-2, pp. 167-172.

ze/Vic-Salat-La Conque.¹ Les réseaux développés ici dès le VI^e s. et affermis au V^e s. étaient en mesure d'absorber les arrivages et d'en assurer la redistribution vers les populations limitrophes et, d'ailleurs, c'est bien ici qu'arrivent des objets étrusques de prestige, comme le trépied et le casque en bronze de la région d'Agde, mais aussi d'autres moins spectaculaires.² Dans ce cadre, Béziers occupe évidemment une place de premier plan par sa position géographique et économique stratégique, au cœur d'un réseau de communications terrestres et maritimes de premier ordre. En liaison avec Marseille – si l'on en croit le nombre impressionnant d'amphores massaliètes –, Béziers ne semble pas pour autant avoir été sous sa domination économique (et politique?) et témoigne d'une indépendance qui a pu favoriser des contacts prolongés, entre autres, avec le monde étrusque.

Le phénomène le plus inattendu de l'impact étrus-

que en Languedoc occidental concerne justement Béziers. Ici s'est développée une intense production d'imitation des *ollae* étrusques de cuisine. Une olla importée a pu être identifiée sur ce site et elle est la seule jusqu'ici signalée en Languedoc occidental. La principale forme de cette catégorie que nous avons dénommée «Céramique de Cuisine Tournée» – qui apparaît dès le VI^e s.



TAB. 5. Montlaures (Narbonne, Aude). Phase II. Maisons 14/16 et 19. Construction et fonctionnement: -525/-475; destruction: vers -475. Les amphores par périodes, en pourcentage du nombre de fragments (NFr: colonnes de gauche) et d'individus (NMI: colonnes de droite). (Fouilles de C. A. de Chazelles; comptages de D. Ugolini et M. T. Genis).

¹ Sur ces deux établissements de la rive nord du Bassin de Thau, dont l'un (Mèze) a pu correspondre à un petit port de bord d'étang, voir D. ROUQUETTE, D. UGOLINI, *Mèze antique (Hérault). Les sondages de 1988 aux Pénitents*, dans UGOLINI (dir.) 1997, pp. 131-150 et I. BERMOND, *L'occupation protohistorique au Nord-Est du Bassin de Thau (région de Mèze, Hérault)*, dans MAUNÈ (dir.) 1998, pp. 29-43. Voir également, pour l'articulation entre ces sites, D. UGOLINI, *L'Âge du fer ... cit.*, pp. 71-78.

² Voir en dernier *Les Étrusques en mer*, pp. 78-79 (pour le trépied) et p. 77 (pour le casque), avec bibliographie antérieure. Sur la circulation des objets étrusques du V^e s., voir M. CRISTOFANI, *Il testo di Pech Maho, Aleria e i traffici del V secolo a.C.*, «MEFRA», 1993. On rappellera aussi une passoire à vin et une figurine de volatile qui aurait pu décorer une amulette ou, plus probablement, un candélabre à Béziers (D. UGOLINI et alii, *Un ensemble représentatif du V^e s. av. J.-C. à Béziers ... cit.*, fig. 33, n. 10 (passoire à vin) et fig. 31, n. 14 et fig. 32 (volatile) et une autre passoire à vin, analogue à celle de Béziers, trouvée dans une tombe isolée de Servian (C. LAPEYRE, *Mises au point sur la prétendue sépulture "ibérique de La Tène II" de Saint Macaire (Servian, Hérault)*, «Bulletin Société Et. Sc. Nat. Béziers», n. s., XII, 53, 1987-1988, pp. 53-61).

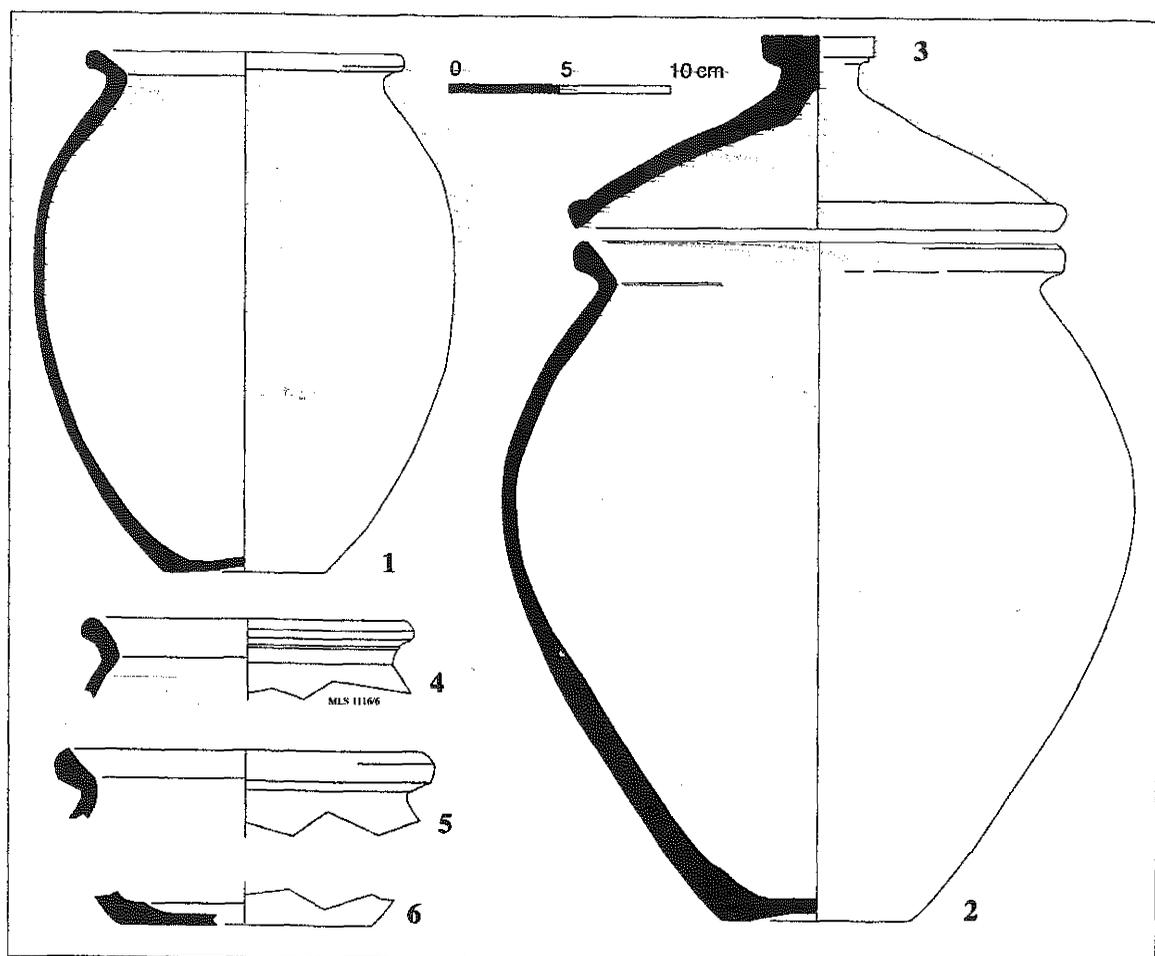


FIG. 5. Céramique de cuisine tournée des ateliers de Béziers. Nn. 1-3. ollae de tailles différentes et couvercle de Béziers (v^e s. av. J.-C.; dessins de C. Olive); 4. olla biterroise trouvée à Montlaurès (vers 475; dessin de J. Noël et J. Montécinos); 5-6. bord et fond d'ollae biterroises trouvées à Agde (iv^e s. av. J.-C.; dessins de H. Moure et D. Ugolini).

et perdure jusque vers 300, c'est-à-dire jusqu'à la chute de Béziers – est un vase à fond plat, haut et pansu, se resserrant au niveau de l'encolure. On connaît quelques variantes du bord, qui présente, dès vers 500 av. J.-C., un léger creux pour le couvercle (FIG. 5).¹ La principale différence entre notre vase et l'olla étrusque tient justement au couvercle: la forme étrusque est proche de celle d'un bol, alors que nos couvercles sont comparables à ceux des *chytrai* grecques. En d'autres termes, vase et couvercle constituent un hybride «gréco-étrusque». Des productions analogues ont peut-être existé au cours de la deuxième moitié du vi^e s. dans la basse vallée de l'Hérault, quoi que l'on en doute, mais dès au moins 500 av. J.-C. la production biterroise, désormais stéréotypée et massive, inonde le marché. Béziers et Agde – c'est-à-dire les sites les plus hellénisés – ont fait un usage exclusif de ce vase à cuire. On sait que Marseille a largement importé et utilisé les ollae étrusques tout au long du vi^e s., puisqu'il semble que la métropole phocéenne n'ait pas produit de vases à feu à cette époque, mais c'est à Béziers que s'est développée une abondante production qui

¹ Pour la forme et sa diffusion en Languedoc: D. UGOLINI et alii, *Un ensemble représentatif du v^e s. av. J.-C. à Béziers* ... cit., pp. 167-171; D. UGOLINI, *La céramique à cuire d'Agde (vi^e-ii^e s. av. J.-C.)*, dans *Repas des vivants et nourriture pour les morts*, Actes du XXV^e Colloque de l'AFEAF, Charleville-Mézières 2001, «Mémoire de la Société Archéologique Champenoise», 6, 2002, pp. 191-200; et EADEM, *Céramique de cuisine tournée*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 156-158.

a répondu, pendant trois siècles, aux besoins en vases à cuire les aliments de la population locale et des sites plus ou moins hellénisés de la basse vallée de l'Hérault, et surtout d'Agde. Progressivement, ces vases ont atteint des sites indigènes plus éloignés, sur un arc géographique côtier allant du Bassin de Thau à l'Aude. Parfois, ils sont arrivés bien plus loin : on en a identifié à Carcassonne, en Roussillon et même à Marseille. L'adoption et l'adaptation de ce vase dans un site qui se lie, par bien des côtés, au monde grec d'Occident a sûrement une signification culturelle forte et constitue un cas unique en Gaule méridionale, au point qu'il n'est pas absurde d'envisager la présence de résidents étrusques, au moins au début de la production.

Les mortiers de cuisine étrusques ont fait partie des biens vendus en Languedoc. Leur nombre est limité car ils ont été concurrencés par les mortiers biterrois, massaliètes et autres grecs, voire puniques. Ce commerce restreint a néanmoins couvert une longue période : du VI^e s. au III^e s. av. J.-C. Leur répartition montre que, apparemment absents du Roussillon, quelques exemplaires sont arrivés dans l'Aude méridionale, mais c'est en Biterrois qu'ils sont les plus nombreux entre le V^e s. et la fin du IV^e s., malgré des fouilles d'ampleur limitée. Ici, l'achat d'exemplaires étrusques (petits, ou très grands) a été motivé par l'offre de tailles non produites sur place. Plus à l'Est, c'est à Lattes qu'on en trouve un nombre significatif, où les plus anciens datent du IV^e s. En définitive, la distribution des mortiers étrusques entre le Rhône et les Pyrénées présente deux principales concentrations non contemporaines : les zones lattoise et biterroise.¹

Au cours du premier quart du V^e s. on observe – plus abondamment dans l'Aude, mais aussi dans l'Hérault occidental – l'arrivée d'une masse imposante de produits 'ibériques', qui atteignent alors leurs taux les plus élevés. Une sorte de fracture commerciale – que l'on peut grosso modo situer au fleuve Aude – sépare à ce moment une sphère économiquement plutôt tournée vers l'Est (produits grecs et étrusques) d'une autre plutôt tournée vers le Sud (produits ibériques et puniques).² Cette phase se termine vers 475 par une série de destructions affectant pratiquement tous les villages indigènes. On a tenté d'expliquer ces événements de diverses façons (batailles entre sites, 'poussée' des Ibères vers le Nord, incendies ponctuels, ...). Plus récemment, on les a mis en parallèle avec le passage d'Hérodote (VII, 165) qui mentionne les Élisyques, ainsi que toutes les autres populations côtières non grecques du bassin méditerranéen occidental, aux côtés des Carthaginois lors de la bataille d'Himère, en 480.³ En effet, on a d'un côté l'augmentation très nette des importations ibériques entre la fin du VI^e s. et le début du V^e s., témoignant de l'activité croissante des marchands péninsulaires (Puniques ou Ibères), qui a favorisé des relations de toute nature. De l'autre côté, des flèches grecques ont été recueillies parmi les ruines de certains de ces sites indigènes détruits (70 à Pech Maho et 1 à Mailhac).⁴ Enfin, et de manière inattendue, la statue du guerrier de Lattes,⁵ avec son étrange armement, en partie ibérique, pourrait offrir l'image de l'un de ces Ligures (ou Gaulois du Midi...) enrôlés dans les armées puniques, dont on sait par les sources qu'elles étaient hétéroclites. Cette façon de voir pourrait donner son sens à un personnage dont l'étonnant équipement militaire contribue à cette idée de la circulation en Languedoc

¹ Pour l'Aude, un à Mailhac et deux à Montlaurès ; une douzaine en Biterrois : É. GOMEZ, *Contribution à l'étude des mortiers de cuisine : les mortiers du Languedoc occidental du VI^e au IV^e s. av. J.-C.*, «Documents d'Archéologie Méridionale», XXIII, 2000, pp. 113-143 ; IDEM, *Les mortiers de cuisine étrusques en Languedoc*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 58-59. 18 fragments sont connus à Lattes, dont 14 datables (M. PY, A. M. ADROHER AUROUX, C. SANCHEZ, *Dicocer², Corpus des céramiques de l'Âge du fer de Lattes (fouilles 1963-1999)*, Lattes, 2001, p. 977) : 11 se datent entre 400 et 300 et 3 sont du III^e s. av. J.-C. Un fragment du IV^e s. provient de Plan de la Tour (Gailhan).

² Sur ces questions, voir D. UGOLINI, C. OLIVE, *La circulation des amphores en Languedoc ... cit.*

³ D. UGOLINI, *L'Âge du fer ... cit.* ; D. UGOLINI, C. OLIVE, *La circulation des amphores en Languedoc ... cit.*, et IDEM, *La place des importations étrusques ... cit.* Voir déjà D. UGOLINI, *Civilisation languedocienne et ibérisme : un bilan de la question (VII^e-IV^e s. av. J.-C.)*, «Documents d'Archéologie Méridionale», 16, 1993, pp. 26-40.

⁴ Flèche de Mailhac : É. GAILLEDROT, O. TAFFANEL, J. TAFFANEL, *Le Cayla de Mailhac ... cit.*, fig. 79-2 ; 70 flèches helléniques de Pech Maho : Y. SOLIER, *Pech-Maho, oppidum préromain (VI^e-III^e s. av. J.-C.)*, dans *Livret-Guide de l'excursion, Provence et Languedoc méditerranéens, Sites protohistoriques et gallo-romains*, C3, IX^e Congrès UISPP, Nice, 1976, p. 255.

⁵ M. PY, M. DIETLER, *Une statue de guerrier découverte à Lattes (Hérault)*, «Documents d'Archéologie Méridionale», 26, 2003, pp. 235-249.

d'objets de toute origine et influence qui met l'accent - même après la fin du phénomène launacien - sur l'absence d'ateliers régionaux/locaux capables de développer un style propre. Ainsi, le guerrier de Lattes appuie certainement l'idée de la capacité des élites indigènes d'acheter et de choisir des biens de prestige sur le marché international, mais surtout - nous semble-t-il - celle de l'absence d'un équipement local caractéristique.

Pour revenir aux destructions et autres bouleversements du début du v^e s., on peut envisager que les Grecs du Languedoc occidental, mais aussi de Marseille, aient profité de la défaite carthaginoise d'Himère, qui laissait les Indigènes sans protection, pour corriger ceux qui pendant quelques décennies avaient pactisé avec un puissant concurrent commercial. Et, de fait, même Lattes tombe définitivement sous l'emprise de Marseille, alors qu'en Languedoc occidental Béziers et Agde n'ont pas subi le sort tragique des sites indigènes. Dans cette optique, l'élimination des Étrusques de Lattes visait sans doute à priver la concurrence de ses appuis indigènes sur cette côte très fréquentée par les marchands marseillais.

Il est certain, en tous les cas, que les Indigènes ont mis du temps à se remettre de la destruction de leurs sites et de la rupture du système économique qui avait soutenu leur développement. Certains éléments font identifier un moment de crise durant le plein v^e s. (baisse considérable des importations, crise démographique...), dont la principale conséquence sensible est encore une fois la réorganisation des réseaux. On peut sans doute inclure les Étrusques parmi ceux qui ont dû faire face - directement ou indirectement - à ces changements. Le fait que l'escale de Lattes passe sous contrôle massaliète en est un bon exemple. Dans ce paysage, Béziers manifeste toute son opulence et affirme son rôle de pivot économique. Les Étrusques, désormais sans s'arrêter à Lattes, continuent peut-être à fréquenter cette côte où arrivent tout au long du v^e s. des pièces en bronze, des mortiers de cuisine et surtout des amphores des types 4 et 4A, dans des proportions qui sont loin d'être anecdotiques. Ces présences ne peuvent traduire, durant ce siècle, la faiblesse de la production vinaire massaliète et peuvent bien indiquer une demande continue, honorée par des contacts réguliers. Il reste évidemment toujours une inconnue de taille: réseau grec ou étrusque?

Le système qui a fait converger vers le Languedoc occidental les biens de consommation a dû s'appuyer sur des escales, parmi lesquelles se trouve peut-être Pech Maho, site non loin d'un étang et sur la rive d'un petit ruisseau (la Berre). Cette hypothèse, ancienne, a reçu une importante caution par la (re)découverte du désormais fameux plomb inscrit (en étrusque sur une face et en ionien sur l'autre) daté du deuxième quart du v^e s.¹ Les deux textes donnent des indications topographiques concernant la transaction: il y est question d'*Emporion* (texte ionien) et de Marseille (*Matalia*, dans le texte étrusque). Quant aux personnes, un nom étrusque et un nom latin apparaissent dans le texte étrusque, alors que le texte ionien ne cite que des noms ibères. En attendant d'en savoir davantage sur le rôle de Pech Maho dans le cadre des trafics de la Méditerranée occidentale, on retiendra ce qui est évident, c'est-à-dire que les Ioniens et les Étrusques y ont joué un rôle que la recherche s'efforce de préciser. C'est à ce flux continu que l'on peut attribuer au moins une partie de la céramique attique arrivée à Béziers et redistribuée dans la région, qui présente, par bien des côtés, un 'faciès' de marque étrusque.² À son tour, Béziers a pu être, tant pour les produits étrusques que pour ceux d'autres origines qui les accompagnaient (comme la céramique attique), un intermédiaire entre la côte et la Gaule continentale, notamment pour ces sites (comme p. ex. Bourges) où arrivent des produits étrusques (ou même de la céramique attique) du plein v^e s. Plusieurs indices plaident déjà en faveur de contacts rapprochés entre l'intérieur du continent et cette côte, même après la fin du phénomène launacien. C'est le cas notamment pour

¹ La plaque de plomb a été utilisée deux fois, les deux lettres ne se référant pas à la même transaction. Le texte en étrusque est antérieur, mais la distance chronologique entre les deux n'est sûrement pas bien grande. Le plomb, identifié comme un document commercial trente ans après sa découverte, était classé parmi les objets de pêche car roulé comme un poids de filet: M. LEJEUNE, J. POUILLOUX, Y. SOLIER, *Étrusque et ionien archaïques sur un plomb de Pech Maho (Aude)*, «Revue Archéologique de Narbonnaise», XXI, 1988, pp. 19-59.

² D. UGOLINI, C. OLIVE, *La céramique attique de Béziers (vr^e-iv^e s.). Approche de la diffusion et de l'utilisation de la vaisselle attique en Languedoc occidental*, dans ARCELIN et alii (éd.) 1995, pp. 237-260.

le corail, un commerce que Béziers a tenu - en Languedoc - pendant au moins deux siècles (v^e-iv^e s.). Produit de la Méditerranée particulièrement apprécié par les Celtes, les recherches récentes en ont souligné la valeur commerciale et la facilité de transport qui pouvait en faire une excellente contrepartie.¹ Comme auparavant, en toile de fond de ces trafics on peut envisager la recherche de l'étain continental, qui aurait eu ainsi deux débouchés côtiers: l'un massaliote - auquel les Étrusques semblent ne plus accéder durant le v^e s. - et l'autre en Languedoc occidental, qui leur serait resté ouvert.

Enfin, les couches archéologiques de Béziers ont restitué, par rapport à d'autres sites contemporains, outre de nombreux objets en fer, une grande quantité de scories et un bas fourneau du v^e s. av. J.-C. (Pl. II, a).² Il est inutile d'insister sur la richesse en fer de l'Étrurie. En l'absence de traces concrètes de l'exploitation du fer en Gaule méridionale, on peut envisager que le fer est arrivé ici à bord des bateaux (étrusques ou grecs faisant la liaison avec la côte tyrrhénienne), où il pouvait servir - comme d'autres matières lourdes - de lest. Les analyses diront s'il s'agit d'une hypothèse raisonnable et, en attendant, l'épave du Grand Ribaud F contribue déjà à donner corps à cette idée.³

DE 400 À 300: UNE DIFFUSION PONCTUELLE

Après les destructions de la première moitié du v^e s., il a fallu quelques décennies pour que les Indigènes rétablissent leurs habitats et se réorganisent. Cette reprise est très nette dans l'Aude (à Montlaurès et sur les sites des Corbières,⁴ mais on la déduit aussi pour Pech Maho, Mailhac-Cayla III, Carcassonne, Ensérune, où les importations sont abondantes surtout au iv^e s.).⁵

Entre l'Orb et l'Hérault, quelques changements majeurs caractérisent le iv^e s. Premièrement, Ensérune semble acquérir alors une importance qui transparait des ensembles funéraires. Le phénomène principal est l'apparition d'un mobilier métallique - mais aussi, bien que de façon moins spectaculaire, céramique⁶ - fortement caractérisé comme celtique qui fait de la nécropole d'Ensérune le plus important cimetière de la période La Tène découvert en France.⁷ Béziers, à

¹ C. RONDICOSTANZO, *Corail de Béziers, du Midi de la Gaule et de Méditerranée*, dans UGOLINI (dir.) 1997, pp. 197-239; C. RONDICOSTANZO, D. UGOLINI, *Le corail dans le bassin nord-occidental de la Méditerranée entre le vi^e et le ii^e s. av. J.-C.*, dans J.-P. MOREL, C. RONDICOSTANZO, D. UGOLINI (éd.), *Corallo di ieri, corallo di oggi*, Atti del Convegno Internazionale, Ravello 1996, Bari, 2000, pp. 177-191.

² C. OLIVE, D. UGOLINI, *Le travail du fer à Béziers (Hérault) pendant l'Âge du fer*, dans M. FEUGÈRE, V. SERNEELS (dir.), *Recherches sur l'économie du fer en Méditerranée nord-occidentale*, Montagnac, 1998, pp. 76-79. Pour le bas fourneau: C. OLIVE, D. UGOLINI, *Béziers, site majeur...* cit., fig. 5.

³ L. LONG, *Les épaves protohistoriques de la côte gauloise...* cit., dans SANMARTÌ, UGOLINI (dir.) 2002, mentionne un ensemble de scories de fer peut-être utilisé comme lest du bateau.

⁴ Y. SOLIER, *L'occupation des Corbières à l'Âge du fer. Habitats et mobiliers*, «Documents d'Archéologie Méridionale», xv, 1992, pp. 327-389.

⁵ On peut s'en faire une idée par la consultation de J.-J. JULY, *Céramiques grecques...* cit.. Les c.v.a. d'Ensérune (F. MOURET, *Corpus Vasorum Antiquorum, France, Ensérune*, fasc. 1, Paris, 1927 et C. DUBOSSE, *Corpus Vasorum Antiquorum...* cit.) permettent d'apprécier les importations attiques sur ce site. Les études de D. UGOLINI, C. OLIVE, *La céramique attique de Béziers...* cit. et de D. UGOLINI, *La céramique attique d'Agde dans le cadre du Languedoc central et occidental*, dans B. SABATTINI (éd.), *La céramique attique du iv^e s. en Méditerranée occidentale*, Actes du Colloque Internationale, Arles 1995, Naples, 2000, pp. 201-207 offrent des aperçus sur Béziers et Agde, ainsi qu'une réflexion sur la distribution de vaisselle attique en Languedoc occidental. La circulation des amphores massaliètes, dont la chronologie est mieux établie que celle des amphores ibériques, confirme ce creux économique du plein v^e s. dans l'Aude (M. PASSELAC, G. RANCOULE, Y. SOLIER, *La diffusion des amphores massaliètes en Languedoc occidental et sur l'axe Aude-Garonne et ses abords*, dans BATS (dir.) 1990, pp. 131-152; D. UGOLINI, C. OLIVE, *La circulation des amphores en Languedoc...* cit.).

⁶ V. PINGEL, *Jüngereltische Keramik vom Cayla bei Mailhac (Aude) und von Ensérune (Hérault)*, dans O. H. FREY (éd.), *Marburger Beiträge zur Archäologie der Kelten, Hommages à W. Dehn*, Bonn, 1969, pp. 145-154; G. RANCOULE, *Observations sur la céramique tournée du deuxième Âge du Fer dans l'Aude*, dans *Estat actual de la recerca arqueologica a l'istme pirinenc, Homenajes a M. Oliva Prat*, Actes IV Coll. Intern. d'Arqueol., Puigcerdà 1980, Puigcerdà, 1982, pp. 205-217.

⁷ Voir p. ex. M. FEUGÈRE et alii, *Les parures du v^e au ii^e s. av. J.-C. en Gaule Méridionale: composantes indigène, ibérique et celtique*, Actes du xv^e Colloque de l'A.F.E.A.F. 1992, «Aquitania», xii, 1994, pp. 237-281; A. RAPIN, M. SCHWALLER, *Contribution à l'étude de l'armement celtique: la tombe 163 d'Ensérune (Hérault)*, «Revue Archéologique de Narbonnaise»,

cette époque, est à peu près seule dans sa région: les fermes de son territoire sont toujours en production, mais la vallée de l'Orb semble désormais déserte et il ne transparaît plus aucune volonté de s'assurer de cet arrière-pays pourtant riche.¹ Agde connaît un net développement tout au long du IV^e s. qui a été mis sur le compte de sa (re)fondation par Marseille. Cette idée, née de la confusion des sources, est aujourd'hui difficile à soutenir,² mais il reste que les activités portuaires s'accélérent alors de manière sensible.³ La Monédière est progressivement abandonnée dès la fin du V^e s., ce qu'on a expliqué par la (re)fondation d'Agde dont le port aurait rendu inutile cette escale interne. En fait, on n'a pas tenu compte du fait que Le Fort (*Cessero*) se trouve sur la même rive de l'Hérault, quelques kilomètres au Nord de La Monédière, et qu'il est fondé dans le courant de la première moitié du IV^e s.⁴ Le débarcadère de rive droite qui desservait les sites à l'ouest de l'Hérault n'a donc pas disparu et son déplacement tient peut-être à l'exploitation des carrières de basalte et/ou à la mise en place d'une nouvelle route terrestre.⁵ D'autres sites de la vallée de l'Hérault sont alors plus ou moins abandonnés et ceux qui restent sont éloignés des côtes, et en dehors du système économique côtier. Pendant le IV^e s., il semble bien que le maillage de l'occupation des sols se resserre le long des côtes et le long de l'axe de communication Est-Ouest.

Dans tout cela, le négoce étrusque s'est terriblement réduit et on peut douter que les Étrusques aient joué un rôle direct. Dans l'Aude, à Montlaurès, deux flux commerciaux distincts (massaliète et ibérique) mais de force presque égale caractérisent la première moitié du siècle. Les amphores étrusques (des types 4A) sont rares et ont certainement fait l'objet d'une redistribution secondaire. Après 350, les amphores ibériques deviennent largement majoritaires au moins jusque vers 300/275.⁶ Pourtant, c'est bien au cours de cette dernière période (350/275) que des produits de l'aire tyrrhénienne font à nouveau leur apparition: deux fragments à vernis noir surpeint sans doute produits en Étrurie ont été découverts à Montlaurès; à Mailhac-Cayla III, plusieurs vases étrusques à vernis noir sont attestés et quelques amphores étrusques ont pu les accompagner;⁷ Ensérune a restitué un nombre relativement important de vases à figures rouges et surtout à vernis noir surpeints issus d'ateliers étrusques (notamment Groupe du Fantôme et Groupe de Sokra).⁸ À Béziers, où l'axe principal d'approvisionnement est sûrement grec, les amphores étrusques de type 4A arrivent encore faiblement dans la première moitié du IV^e s. et plusieurs fragments de vases, qui peuvent être attribués à des ateliers étrusques (un au Groupe de Sokra: PL. II, b et des fragments à figures rouges), sont bien arrivés entre 450 et 300.⁹ À ce corpus, il faudrait peut-être ajouter des vases de l'«atelier des petites estampilles», qui arrivent en Gaule entre 325/300

xx, 1987, pp. 155-183; M. SCHWALLER *et alii*, *Cinq tombes du deuxième Âge du fer à Ensérune (Nissan-lez-Ensérune, Hérault)*, dans ARCELIN *et alii* (ed.) 1995, pp. 205-230 et M. SCHWALLER *et alii*, *Échanges, influences et productions dans la nécropole du deuxième Âge du fer d'Ensérune*, «Documents d'Archéologie Méridionale», XXIV, 2001, pp. 173-184.

¹ Sur la question, voir F. MAZIÈRE, *Recherches sur la moyenne vallée de l'Orb durant la Protohistoire*, dans UGOLINI (dir.) 1999, pp. 113-118 et F. MAZIÈRE, C. OLIVE, D. UGOLINI, *Esquisse du territoire de Béziers...* cit..

² La date de fondation d'Agde a fait l'objet de diverses propositions. On se reportera à la dernière synthèse: D. UGOLINI, *Agde...* cit., notamment pp. 119-123.

³ V. ROPIOT, *La question du port fluvial d'Agde et le trafic sur l'Hérault durant l'âge du Fer (VI^e s.-II^e s. av. n. è.)*, dans *Puertos fluviales antiguos: ciudad, desarrollo e infraestructuras*. Actas IV Jornadas de Arqueologia Subacuàtica, Valencia 2001, Valencia, 2003, pp. 213-225; EADEM, *Trois exemples d'axes fluviaux en Languedoc occidental et en Roussillon du VI^e s. au II^e s. av. n. è.*, «Dialogues d'Histoire Anc.», XXIX, 1, 2003, pp. 77-107.

⁴ J. COULOUMA, G. CLAUSTRÉS, *L'oppidum de Cessero près de Saint-Thibéry (Hérault)*, «Gallia», I, 1943, I, pp. 1-18. Un travail récent a repris les données concernant ce site: V. ROPIOT, *Le Fort, Saint-Thibéry (Hérault)*, dans OLIVE (dir.) 2003, pp. 259-305.

⁵ F. MAZIÈRE, C. OLIVE, D. UGOLINI, *Esquisse du territoire de Béziers...* cit.; D. UGOLINI, *L'Âge du fer...* cit..

⁶ D. UGOLINI, C. OLIVE, *La circulation des amphores en Languedoc...* cit..

⁷ C'est du moins ce que laisse penser le dessin d'une amphore du Cayla III: M. LOUIS, O. TAFFANEL, J. TAFFANEL, *Le premier Âge du fer languedocien*, I, *Les habitats*, Bordighera-Montpellier, 1955, fig. 93, 3.

⁸ V. JOLIVET, *Exportations étrusques tardives (IV^e-III^e siècles) en Méditerranée occidentale*, «MEFRA», XCH, 2, 1980, pp. 681-724. Pour Ensérune, voir également *Les Étrusques en France*, pp. 185-189.

⁹ Vase attribué au groupe de Sokra: D. UGOLINI, *Béziers pendant la Protohistoire...* cit., fig. 12; fragments étrusques (?) à figures rouges: C. OLIVE, D. UGOLINI, *La Maison 1 de Béziers...* cit., fig. 15.

et 250/225 et dont une partie de la production pourrait se situer en Étrurie méridionale.¹ Ils semblent peu nombreux en Languedoc occidental, l'état des publications y étant sans doute pour beaucoup, mais les niveaux de Béziers datés de l'extrême fin du IV^e s., voire du tout début du III^e s., en ont restitué plusieurs fragments.² Dans l'attente d'une documentation plus fournie, ces apports tardifs en Languedoc occidental, qui semblent - cette fois-ci - plus nombreux dans l'Aude et à Ensérune, ont pu arriver par l'Espagne, d'où provient alors la très grande majorité des amphores, du moins à Montlaurès, mais leur présence à Lattes, Marseille et Olbia incite à la prudence.

Même s'il n'est pas encore possible de proposer une approche suffisamment détaillée, les dynamiques qui se dégagent pour le IV^e s. permettent de saisir la force du commerce grec en Languedoc occidental, particulièrement jusqu'à Béziers (et sûrement à Ensérune), et mettent l'accent sur le resserrement des sites visés, pour la plupart situés le long du principal axe côtier de circulation Est-Ouest. Il est d'ailleurs intéressant de noter que pendant ce siècle l'axe Aude/Garonne est de moins en moins fréquenté: il faudra attendre que les activités italiques impulsent un nouvel élan pour que cette voie de communication retrouve son importance.³ Au cours de la deuxième moitié du siècle, l'Aude (Montlaurès tout au moins...) semble orientée vers l'Espagne. Les apports étrusques sont partout de plus en plus limités et il est improbable que l'Étrurie ait eu alors des rapports directs avec le Languedoc, sans doute pour des raisons propres à l'Étrurie même.

Pour terminer, entre la fin du IV^e s. et le début du III^e s., le système économique qui a fonctionné, avec des hauts et des bas et quelques remaniements depuis le VI^e jusqu'à la fin du IV^e s., s'effondre. De nombreux sites vont alors - sinon disparaître au sens propre - au moins perdre leur importance, voire la majorité de leur population, pour des raisons non élucidées: Mèze, Saint-Thibéry, Béziers et tous les sites de sa campagne, Montlaurès, peut-être Mailhac, et bien d'autres encore. Seulement quelques uns vont rester tout au long du III^e s., parmi lesquels Agde, qui assure désormais seule la présence grecque en Languedoc, mais sans en tirer profit à cause de son isolement. Les Étrusques semblent alors à peu près absents de ces trafics occidentaux.

CONCLUSION

Si l'idée que dans la deuxième moitié du VII^e s. les marchands étrusques ont fréquenté le Languedoc occidental à la recherche du cuivre ne va pas sans poser quelques problèmes, on peut sans doute retenir que, d'une manière plus large, les navigateurs méditerranéens (Étrusques, mais aussi Grecs et Phéniciens) ont alors initié une dynamique des échanges qui s'amplifiera par la suite. L'ouverture de nouvelles voies pour l'approvisionnement en étain provenant de l'intérieur du continent pourrait avoir été une motivation forte pour ces premiers contacts, même s'il ne faut pas y voir un trafic organisé et régulier.

Dans cet élan, le rôle des Phéniciens, actifs notamment vers la deuxième moitié du VII^e s., a acquis depuis peu une plus grande consistance, alors que celui des Grecs - des Phocéens, si l'on veut - et celui des Étrusques restent fondus et confondus tant les interactions réciproques sont importantes. Pourtant, dès la première moitié du VI^e s., ce sont bien des Grecs qui s'établissent entre l'Orb et l'Hérault et qui, en quelques décennies, vont finir par contrôler les axes terrestres, comme le principal port fluvio-maritime de la région. Ce n'est donc pas par hasard si, dès lors, les contacts entre les peuples méditerranéens et ceux de la région se font réguliers et c'est à partir de ce moment que le mobilier étrusque devient courant.

Du point de vue archéologique, l'antériorité des arrivages étrusques par rapport à ceux d'origine grecque ne peut être établie pour le Languedoc occidental, mais il est significatif que les

¹ J.-P. MOREL, *La céramique "campanienne" à vernis noir*, dans M. SCIALLANO (dir.), *Terres naufragées, le commerce des céramiques en Méditerranée occidentale à l'époque antique*, Catalogue de l'exposition d'Istres 1998, pp. 39-49.

² J. BÉNÉZET, *La céramique à vernis noir non attique de Béziers*, Mémoire de Maîtrise sous la dir. de J.-P. Morel, Université d'Aix/Marseille I, Aix-en-Provence, 2001.

³ J. M. SÉGUIER, M. VIDAL, *Les rapports commerciaux le long de l'axe Aude-Garonne aux Âges du fer*, dans M. BATS et alii (éd.), *Marseille grecque et la Gaule*, Actes des Colloques, Marseille 1990, Lattes-Aix-en-Provence, 1992, pp. 431-444.

uns et les autres se concentrent sur la côte entre l'Hérault et l'Orb et qu'ils concernent des sites où l'on suppose une présence grecque précoce ou des Indigènes rapidement en rapport avec celle-ci.

Dans un premier temps, il s'est agi de satisfaire surtout les besoins de consommation de sites spécifiques. Les produits redistribués vers les Indigènes, dont on ne perçoit – pour la phase 600-550 – que le choix funéraire qui en est fait, donnent l'impression d'être relativement nombreux et soulignent bien la mise en place progressive de contacts suivis – soutenus par des cadeaux de prestige finissant pour partie dans les tombes – entre, d'une part, les Grecs et les Étrusques et, d'autre part, les populations locales. On est tenté d'en déduire que, comme à Marseille et dans sa région et même en Étrurie (p. ex. à Gravisca), le négoce étrusque a bénéficié d'une forme de complémentarité avec l'activité des Grecs, réciproquement acceptée.

Dans l'état actuel de la documentation, on peut parler d'un commerce élargi – étrusque, mais aussi grec – seulement après 550, voire vers 525, lorsque commencent à fonctionner dans la région de nouveaux systèmes de production et d'échange. La distribution des biens pourrait être alors sélective: des objets en bronze de qualité, de petites amphores étrusques et du bucchero sont acheminés vers les Indigènes (toujours des 'cadeaux' – dans cette phase de mise en place des réseaux, qui se retrouvent encore dans les tombes de la deuxième moitié du VI^e s. –, ou les prémises d'un véritable commerce), alors que les établissements côtiers les plus hellénisés retiennent presque toutes les amphores d'origine grecque et la part congrue des étrusques, mais sont peu intéressés par le bucchero. On a évoqué la possibilité que la distribution capillaire et tardive des amphores étrusques, qui atteignent encore vers la fin du VI^e s. les sites les plus éloignés des côtes, dépende en fait de l'insuffisance numérique des amphores massaliètes arrivant en Languedoc, dans cette phase de mise en place progressive des vignobles exploités par Marseille.

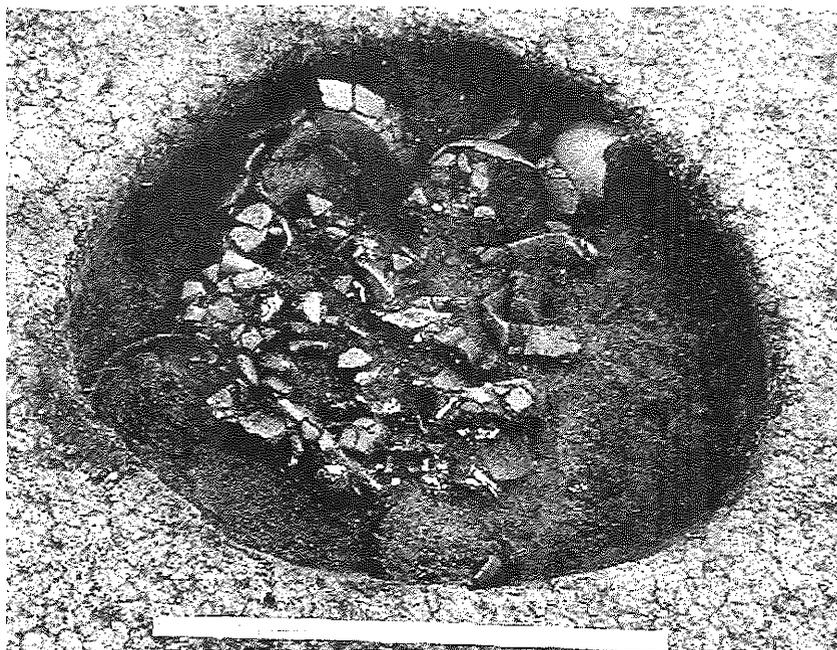
L'ouverture du port d'Agde répond certainement aux besoins d'une économie en plein essor (nombre élevé de sites de hauteur de la deuxième moitié du VI^e s., fermes disséminées dans les campagnes). Le réseau qui lie entre eux les principaux sites côtiers et qui permet les échanges à longue distance, y compris avec l'intérieur du continent, produit développement et richesse. Dans cette organisation, qui aboutit pleinement à la fin du VI^e s., Béziers (sur la rive gauche de l'Orb, disposant sans doute d'un petit port, au débouché de la voie d'Aquitaine et sur le grand axe de communication terrestre Est-Ouest), La Monédière (débarcadère fluvial desservant les sites de rive droite de l'Hérault et sur la voie Est-Ouest) et Agde (port fluvial de rive gauche de l'Hérault, qui pouvait accueillir des bateaux de grand tonnage), constituent les principales articulations d'un puissant réseau sous contrôle grec. Il n'est pas impossible que des Étrusques aient vécu et prospéré dans cette enclave grecque et, en tout cas, il est certain que leur influence est allée au-delà de la simple consommation de biens importés (vin/amphores, vaisselle attique, mortiers, objets en bronze, fer –?) puisqu'elle a atteint la sphère du quotidien, donnant lieu à la fabrication d'ollae de cuisine rapidement exportées dans toute la région et même très loin.

Pendant deux siècles, les produits étrusques ont été toujours plus ou moins présents en Languedoc occidental, sans que l'on puisse définitivement trancher sur les agents de leur diffusion. On en a imité certains et l'on en a redistribué d'autres, dans un cadre commercial qui est resté ouvert, contrairement à ce qui s'est passé le long des côtes orientales, où Marseille a imposé peu à peu son monopole. C'est seulement avec le IV^e s. que la présence commerciale étrusque directe semble plus ou moins s'éteindre.

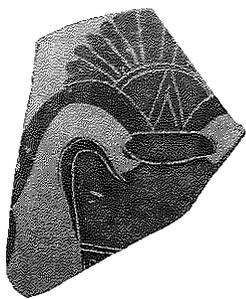
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARCELIN *et alii* (éd.) 1995, ARCELIN P., BATS M., GARCIA D., MARCHAND G., SCHWALLER M. (éd.), *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels*, Paris-Lattes.
- BATS M. (dir.) 1990, *Les amphores de Marseille grecque*, Lattes/Aix-en-Provence.
- C. A. G. 34-2, LUGAND M., BERMOND I. (dir.), *Agde et Bassin de Thau*, Paris, 2001 (*Carte Archéologique de la Gaule*, 34-2).
- JANIN T. (éd.) 2000, *Mailhac et le premier Âge du fer en Europe occidentale, Hommages à Odette et Jean Taffanel*, Actes du Colloque International de Carcassonne 1997, Lattes.

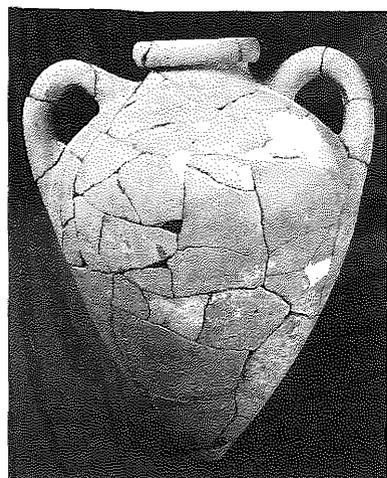
- Les Étrusques en France*, LANDES C. (éd.), *Les Étrusques en France. Archéologie et collections*, Catalogue de l'exposition de Lattes, Lattes, 2003.
- Les Étrusques en mer*, LONG L., POMEY P., SOURISSEAU J.-C. (éd.), *Les Étrusques en mer: épaves d'Antibes à Marseille*, Catalogue de l'exposition de Marseille, Aix-en-Provence, 2002.
- MAUNÉ S. (dir.) 1998, *Recherches récentes sur les établissements ruraux protohistoriques en Gaule Méridionale*, Actes de la table ronde, Lattes 1997, Montagnac.
- OLIVE C. (dir.) 2003, *Habitats protohistoriques du Languedoc occidental et du Roussillon, 1999-2001*, Rapport triannuel du PCR 14 et 15 du Ministère de la Culture, Montpellier (dactyl.).
- SANMARTÍ J., UGOLINI D. (dir.) 2002, *La circulació d'àmfores al Mediterrani occidental durant la Protohistòria (segles VIII-III a.C.): aspectes quantitativs i anàlisi de continguts*, Actes de la II Reunió Internacional d'Arqueologia de Calafell (2002), («Arqueo Mediterrània», 8), à paraître.
- UGOLINI D. (dir.) 1997, *Languedoc occidental protohistorique. Fouilles et recherches récentes (VI^e-IV^e s. av. J.-C.)*, Aix-en-Provence.
- UGOLINI D. (dir.) 1999, *Habitats protohistoriques du Languedoc occidental et du Roussillon, 1995-1998*. Rapport triannuel du PCR 14 et 15 du Ministère de la Culture, Montpellier (dactyl.).



a

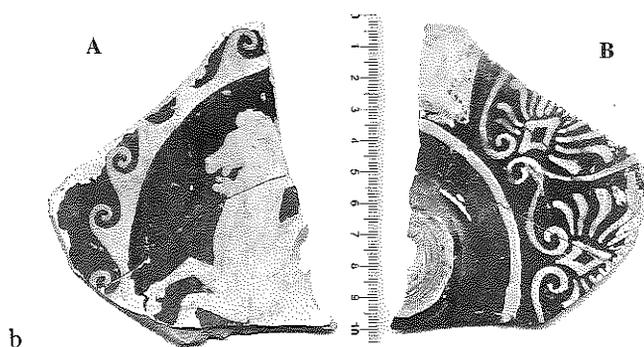
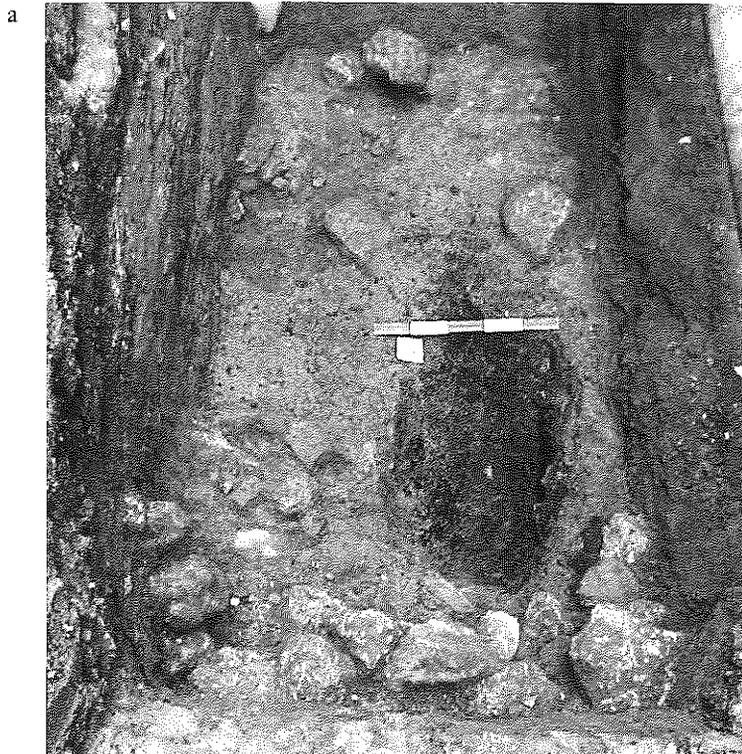


b



c

PL. I. a. Tombe 57 de la nécropole du premier Âge du fer (VII^e s. av. J.-C.) de Pradines (Causses-et-Veyran, Hérault), (inédit, fouille et cliché de F. Mazière). Cette tombe offre un exemple de réouverture du *loculus* après son scellement. Le vase ossuaire et ceux qui l'accompagnaient ont été partiellement détruits lors du creusement d'une fosse au centre même de la tombe. Le but de cette intervention était la récupération des objets métalliques placés dans l'ossuaire, dont aucun n'a été retrouvé lors de la fouille; b. Béziers (Hérault). Fragment de vase attique à figures noires attribué au Peintre de la Gorgone (vers 590 av. J.-C.), Musée National d'Enserune. (Cliché de C. Olive); c. Mont-Joui (Florensac, Hérault). Amphore étrusque A-ETR 4. (Fouilles A. Nickels; cliché C. Durand, ccj).



Pl. II. a. Béziers (Hérault), rue Mairan 2001. Bas fourneau pour la réduction du fer (vers -450/-425). (Cliché de C. Olive), (d'après C. Olive, D. Ugolini et collab., *Béziers (34). Centre ville (rue Mairan)...* cit. ; b. Béziers (Hérault), Place de la Madeleine. Kylix étrusque à vernis noir surpeint (contexte: 350-325 av. J.-C.). (Clichés de C. Olive). Fond de kylix en deux fragments, pâte fine jaune légèrement rosée, vernis noir peu épais tendant à s'écailler, mat à plages légèrement brillantes, décoration surpeinte à l'intérieur et à l'extérieur de couleur rose à beige. À l'intérieur (A), dans un médaillon souligné par une frise de postes courant vers la droite, partie antérieure d'un cheval (marin?) au galop, qui pourrait être ailé (à moins qu'il ne s'agisse d'un pli de l'habit du personnage qui le chevauche). Entre la tête et le cou du cheval, un élément dont l'extrémité est fendue pourrait être la main droite du cavalier ou de la cavalière. À l'extérieur (B) sur une bande, bas d'un personnage en habit long tourné à gauche; derrière lui, deux grandes palmettes. Groupe de Sokra.